

Quant à moi, un coup d'oeil sur la côte de Beaupré, oui, mais je me tenais debout, sur le côté droit de la chaloupe et, les mains crispées sur le garde de sécurité, je regardais l'Ile, le "bas" de St-Pierre, la maison FELIX GOULET, dans le bas des côtes, dernier vestige du passé lointain et je pouvais en compter les fenêtres.

Soudain, sans avertissement, tout à côté des prairies souriantes de St-Pierre, la falaise escarpée du "haut" de Ste-Famille, contrastant sévèrement avec les pentes de St-Pierre, réparties sur trois dénivellements, échelons ou talus, qu'on appelle les "pendants", les "entre-côtes" et la "Côte du fond".

La brise et la vague font partie du cortège et nous voilà à l'église et au couvent de Ste-Famille où ma mère fut pensionnaire pendant six ans, après le décès prématuré de ma grand-mère Geneviève Gosselin. Figé comme une statue, j'adorais le profil incliné et gracieux des prairies du "bas" de Ste-Famille, qui semble accueillir la mer avec beaucoup de grâce, de respect et combien d'attention. Je comprends maintenant pourquoi quatorze colons de France ont accosté vers cet endroit en 1656. Guillaume Beaucher dit Morency, Robert Gagnon, J. Perreault, Pierre Nolin, Claude Dion, Jean Prémont, J. Bilodeau, etc...

Et puis, nous voilà au quai de Ste-Anne et la paisible chaloupe semble nous déposer avec regret sur cette nouvelle patrie d'adoption.

Jos. Mercier de Ste-Anne, un ami de la famille et un lointain cousin, nous accueille, bagages et passagers dans sa charrette de promenade à quatre roues et c'est la grande porte du Séminaire qui s'ouvre aux jeunes émigrés de l'Ile d'Orléans.

Bonjours à tout le monde, merci à M. Tailleur, merci à M. Mercier, et la grande porte se referme pour cinq mois: l'année scolaire, les règlements du pensionnat, les exigences de la formation permettront à peine une visite dans les familles au Jour de l'An, mais pas plus.

Orientés d'abord au dortoir avec bagages, nos lits et armoires sont assignés à chacun, un léger repas du soir nous est servi, un brin de connaissance et puis c'est le repos de la nuit, sur une couchette secouée par les sanglots d'un enfant qui venait d'être arraché à son île et des bras de sa mère, à onze ans. Heureusement qu'une étoile brille dans les larmes d'un enfant.

Adolescence

Six années d'études intenses viennent de commencer. Bien sûr, les jeux, les excursions, le chant, la musique et surtout la prière, sont au menu, mais les vraies vacances en milieu familial et paroissial sont fixées du 20 juin au début d'août. Vous imaginez-vous le retour d'un petit gars de 12 ans, déposé sur la grève de l'Île, en fin de juin, après une dure année scolaire? Le voyez-vous monter sur les côtes et courir à la maison pour les bonjours, les embrassements, le lait, les biscuits, le fromage de l'Île, le pain de ménage, la table de maman, le ragoût, les amis, le jardin, les animaux de la ferme, les vaches à moi que je trayais soir et matin après les avoir appelées par leur nom; c'est l'euphorie, c'est le paradis, "ça se dit pas".

Et qu'il faisait bon, le soir venu, se glisser dans son lit à paille aux arômes de chez-nous et de tomber dans un sommeil profond, sans la menace de la cloche de cinq heures du matin. Je me souviens aussi des siestes prolongées en compensation pour les heures de sommeil écourtées. Du pain de ménage? S'il n'y en avait pas chez-nous, j'allais trouver ma deuxième famille, chez Madame Jean Ferland, la maman de Marius. Elle cuisait du sapré bon pain de ménage. C'est là que j'appréciais l'Île et ses

habitants, ses paysages et sa verdure, qui vous le savez, est plus généreuse qu'ailleurs. C'est un gars de l'Ile qui a voyagé qui vous le dit.

Les années ont passé, la carrière s'est précisée, j'ai été profondément influencé par Ste-Anne de Beaupré, tout en demeurant un gars de l'Ile irréductible.

Un jour, une lettre d'Albert, un de mes frères aînés, me racontant des inquiétudes de l'avenir en pleine crise, m'avait ému profondément, au point d'attirer l'attention et la sympathie de mes confrères.

Certains dimanches, peut-être cinq à dix fois durant l'année, le portier tout essoufflé, nous interpellait en courant: il y a de la visite au parloir pour vous. Parfois, mon père, rarement ma mère à cause des communications, parfois c'était ma parenté, mes frères et soeurs, ou la parenté Demontigny, Rousseau ou Ferland. Parenté ou non, si quelqu'un de l'Ile venait au parloir les autres Sorciers de l'Ile étaient invités. L'automne, on nous apportait des pommes de chez-nous, bien meilleures que les pommes de Ste-Anne. Ma soeur Bernadette, mes frères Gérard et Albert descendaient à pied jusqu'à la grève pour traverser en "flat", le bagage dans les bras, la bouteille de lait enveloppée dans la "gazette" et le tout trempait dans l'eau des intempéries de la traversée. Qu'importe, le protocole n'était pas au rendez-vous, mais le coeur y était et quel coeur. Ca me donnait du courage pour des semaines. Imaginez les pompes-pêches provenant de deux gros pommiers centenaires du jardin de chez-nous. J'avais appris à manger de ces pommes-là avant de marcher; il n'y en avait pas de meilleures que je sache. Une belle pelure blanche, bien pigmentée, juteuse et surtout, une pomme de chez-nous qui goûtait l'Ile, qui sentait l'Ile et j'en cachais dans mon bureau de la salle d'études; ça sentait les bonnes pommes à plein nez, nos compagnons d'étude nous regardaient avec envie. "Chez-nous", nous apportait aussi du sucre à la crème et du lait pour moi,

comme je viens de vous le mentionner. J'ai toujours été un "buveux" de lait chez-nous au désespoir de ma grand-mère qui me reprochait de boire tout le lait de la maisonnée. Au séminaire, pas de lait sur la table, les troupeaux laitiers de Ste-Anne ne nous auraient jamais fournis. Le lait me manquait beaucoup. Par contre, on ne manquait de rien d'autre sur la table du réfectoire et tout nous était servi bien chaud, bien cuit, bien assaisonné et varié incluant LES FEVES AU LARD du dimanche du mardi et du jeudi, et bonnes, bonnes au point de se rendre malade à en manger. On en mangeait pour se "confesser". Il faut chercher loin ailleurs pour trouver des "Beans" comme à Ste-Anne, et des tartines à la mélasse qu'on dévorait à 4:30 hres p.m. avant la récréation précédant le souper. A propos des "Beans", on avait droit à une assiette, mais les élèves plus âgés qui assuraient le service des tables à tour de rôle, prenaient leur repas après les autres et sans surveillance. C'était là le grand massacre des "Beans", sans mesure, sans scrupule, à en couper le souffle. Vive la JEUNESSE.

La crise économique, on n'en souffrait pas comme pensionnaires. Du haut de l'étage des classes, soit le troisième étage, vers 11:15 hres, on se rendait bien compte qu'un grand nombre de personnes faisaient la queue pour le bonne soupe des Pères, servie gracieusement à la porte de la cuisine, en vertu de ce qu'on appelait "le secours direct", à défaut de bien-être social.

Nous, pas d'argent dans nos poches, mais on n'en souffrait pas. Un exemple: mon dentiste me demandait \$15.00 pour une prothèse dentaire. J'écris à maman. La réponse me parvint au parloir du mois suivant: on me donna .50 cts, c'est tout ce qu'on avait à la maison.

Les jours de relâche, on gravissait la côte Fortin, au nord de la propriété des Soeurs Rédemptoristes, vis-à-vis la Basilique pour un tournoi de baseball sur un vaste terrain du

Séminaire. J'adorais le site, je me sentais plus chez-nous, je regardais l'Ile à plein nez. Les jeux de balle au mur, de baseball, de hockey, on en "mangeait", surtout la balle au mur.

Mon souvenir le plus vibrant: les adieux à la Vierge, à la chapelle le soir, immédiatement avant la montée silencieuse au dortoir. Le chant du "Salve Regina" par deux cents voix pieuses, à la tombée de la nuit, nous transportait tout droit au ciel, au-delà de cette vallée de larmes. (Lacrymarum valle) Et le chant d'abandon total au Seigneur: "in manus tuas Domine, commendo spiritum meum", en tes mains, Seigneur, je confie toutes mes raisons de vivre. Et cet hymne à notre Alma Mater: "O ma Mère chérie, que dans ton sein, l'on vit heureux. En ce jour et pour la vie, à toi nos chants, à toi nos voeux."

Beaucoup d'exercices spirituels au programme, tant mieux, les vraies valeurs, ce sont les valeurs morales et religieuses et plus on en accumule, plus on s'enrichit pour la terre et le ciel, sans devoir surveiller les fluctuations de la Bourse, soit à la hausse, soit à la baisse. Les exercices physiques réclamaient leur part, sans nuire aux plus belles aspirations de l'âme.

Est-ce qu'on étudiait beaucoup? Semaine et dimanche, jeudi excepté où il y avait relâche jusqu'au souper. A quelle heure les études? Le matin, avant déjeuner, le midi avant les cours, le soir avant le souper et le soir, avant la prière du dortoir. Le reste de la journée était consacré aux heures de cours, aux récréations, aux soirées académiques d'inspiration littéraire, musicale, théâtrale etc... Les amours? Pas d'amour dans l'enceinte du Séminaire, voyons-donc, pas de filles au pensionnat. Les petites fleurs du village s'effeuillaient tout près de la clôture à la découverte des yeux noirs enflammés des plus beaux surseauts de l'adloloescence. Les barrières ont résisté, la clôture a gémi, la surveillance s'est accrue, les élèves ont protégé leur innocence, non sans provoquer un phénomène psychique qu'il reste à évaluer. La cloche, la discipline et les études ne remplacent pas l'amour.

Pour des "SORCIERS" de l'île, comme on nous appelait, le Français ne posait pas de problèmes. Une institutrice de carrière, Mlle Alice Plante nous avait inculqué une connaissance privilégiée de la dictée, de l'analyse et des conjugaisons au grand étonnement des étudiants des grandes villes qui se permettaient des fautes sans scrupules. Par contre, certaines matières nous donnaient du fil à retordre. L'automne, on allait chercher l'inspiration des rédactions et des lectures, aux Sept-chutes, aux chutes St-Alphonse, aux chutes Ste-Anne, au Cap Tourmente et parfois, les excursions de botanique, de géologie et minéralogie, nous amenaient jusqu'aux sept-crans, aux pieds du mont St-Gérard, à l'ombre du mont Ste-Anne, une randonnée d'environ trente kilomètres, aller et retour.

Pour assurer une culture la plus complète possible, le Séminaire avait retenu les services d'un jeune professeur de culture physique, originaire de Cabano, devenu en 1944, le brigadier, Paul Triquet, V.C. suite à des exploits d'un héroïsme éblouissant, en Italie (Casaberardi) en 1944 et 1945. L'entraînement militaire sous sa surveillante transforma en champs de tir, le sous-sol du Monastère des Pères. L'hiver, le terrain de jeux était décoré en forteresse érigée en blocs de neige, reproduisant le modèle des constructions militaires romaines et gauloises de Jules César.

Joseph, mon frère aîné de la famille était salarié. Il m'avait fait cadeau d'un hockey tout neuf. Par contre, mes patins étaient à l'ancienne. Pendant les récréations d'hiver, entre les joutes de hockey j'étais à m'entraîner à l'équilibre du cheval Allemand sur le bord de la bande de la patinoire, quand une mauvaise flexion du genou droit aboutit à une intervention chirurgicale et un handicap pour le reste de ma carrière.

Le Pont de glace à Ste-Anne(1)

Au cours des six hivers de mon cours classique, le pont de glace a fait son pèlerinage jusqu'au quai de Ste-Anne, reliant ainsi la côte à l'Ile d'Orléans. Je n'en demandais pas tant, j'étais comblé; à une demi-heure de marche de l'Ile! Incroyable, je n'en revenais pas; le 15 mars 1934, la permission accordée, le groupe s'engage sur la glace, vis-à-vis le quai et la maison LEMELIN à Ste-Famille. Au sommet de la côte de l'Ile, sur l'humble Chemin Royal, un cultivateur de l'Ile, sur un traîneau à Bâtons, tiré par un boeuf; une vraie scène de l'Ile; j'étais comblé; les bonjours, les poignées de main, etc... Imaginez: de très loin qu'on était, on était maintenant voisin. Mes confrères d'ailleurs n'étaient pas familiers avec un attelage de boeuf, un traîneau de la sorte et un accoutrement de paysan. Un autre monde quoi, et un spectacle pour calmer les plus énervés, le vieux boeuf de trait expérimenté, ne daignant même pas jeter un regard sur nous... Pour moi, je me sentais chez-nous, avec les miens, sur mon Ile. Mais l'église de Ste-Famille est à environ sept kilomètres, un coup de coeur et allons-y. On a rencontré plusieurs voitures à chevaux chargées du blé d'un bateau échoué à St-Jean, l'automne précédent. La Compagnie maritime avait choisi le transport économique à destination du train de fret, sur la côte de Beaupré. Des voyages payants! \$3.00 du voyage de St-Jean jusqu'à la gare de la côte sur des chemins de printemps rendus impraticables par les lourdes charges de traîneaux.

Le choc du pays natal

Je n'aurais pas dû me rendre jusqu'au village. Je m'étais rapproché de mon chez-nous, mais au sortir de l'église, je me suis contenté de regarder vers St-Pierre, treize kilomètres ...

(1) M. Antonio de Blois, né le 25 mars 1903, a vu le pont de glace au quai de Ste-Anne, seulement trois fois dans sa vie

Les deux pieds dans l'anneige, pendant cinq minutes, mais, pas moyen, c'est trop loin, il faut retourner à Ste-Anne. Non, la population de l'Ile n'est pas une population comme les autres. Je le sens, je l'ai vécu. J'en étais séparé par le fleuve, nous voilà réunis par la glace et quelle explosion de l'être! Oui, le sang est plus fort que l'esprit, la race l'emporte sur la logique. Ma plume me tombe des doigts et mes yeux se ferment sous une méditation profonde, sans mot, sans parole, sans expression perceptible. Mais pourtant, l'esprit doit l'emporter; c'est tout simplement un coeur qui saigne, c'est l'effondrement de l'anémie, une blessure profonde mais invisible, un coeur qui se ranime cependant, pour une autre vie, celle des autres, celle d'autres mondes, celle de l'humanité.

Le retour au Séminaire me ramène à l'Office du soir, à la chaleur des bons plats et au repos bienfaisant du dortoir après une marche exténuante et des émotions bien légitimes. Les paroles de l'Écriture nous viennent à l'esprit (St-Jean 6-23) "Je suis le pain de Vie, le pain que moi je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde". "Qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi". (Math. 11-15)

Le Pont de fer

Les ponts de Paris sont responsables de bien des soupirs exprimés en chansons. Le Pont de fer, ressemble à un bras qui se raidit pour une poignée de main froide et indifférente.

Le cours terminé en 1936, cette fois, c'est la civilisation du pont de fer qui nous accueille plus vite, mais la structure de fer et de béton, ne remplace pas les chansons, la brise et le velours enveloppant des vagues affectueuses. Le règne de la rame et des embarcadères boueux vient de prendre fin, et avec le nouveau pont, une nouvelle époque vient de s'appuyer solidement sur l'Ile d'Orléans. Le pont, c'est la main tendue vers une communication plus facile, c'est le sang nouveau qui se glisse lentement

sous la peau, c'est le commerce qui s'installe timidement, des noms de famille à consonance inhabituelle s'inscrivent dans les registres, l'agriculture organise son approvisionnement, des chalets d'été recherchent l'oxygène de la campagne, les touristes accourent à la découverte du paradis. Bref, avec le pont, toute une civilisation nouvelle d'outre-frontière se cramponne à l'île d'Orléans, pour y demeurer et y fonder un foyer en permanence. Pas d'illusion cependant, quelques années de changement drastique dans les habitudes de vie ne suffiront pas à bousculer une culture plus que séculaire. Chez les "Sorcières", l'attachement à la terre est toujours omniprésent et la fierté d'appartenance continue de s'affirmer. Le phénomène d'insularité et d'homogénéité, on le retrouve partout, surtout dans les paroisses plus éloignées. On a sûrement coupé quelques branches à nos grands érables, mais les racines s'enfoncent dans le vieux sol pour une sève renouvelée le "panache hautain de nos grands érables verts" domine toujours les splendeurs du passé.(1)

Relisons ensemble ces paroles de l'Écriture écrites pour nous: "En sa main sont les creux de la terre, les hauts de montagnes sont à lui. A lui, la mer, c'est Lui qui l'a faite, la terre ferme, ses mains l'ont façonné". (ps. 95-10)

Je m'aperçois que je suis en train d'écrire mes mémoires et j'en suis tout confus. Il m'a toujours semblé que seul les hommes publics et connus écrivent leurs mémoires; et pour écrire des mémoires, il faut une plume, des notes, un journal, une secrétaire. Non, je n'ai rien de tout cela, je suis seul avec ma mémoire et mon cœur. "JE SUIS SEUL", je m'excuse, non, des sentiments de toutes sortes incontrôlables et non identifiés me crient de m'asseoir, de méditer et enfin d'ouvrir les écluses, d'où, par torrents, tantôt sous un débit silencieux, entrecoupé

(1) La leçon des érables, de l'abbé Lionel Groulx

et retenu par des contrôles mesurés et calculés, s'écoulera le fleuve des événements de toute une vie, des événements humains, réels et vécus sous le couvert de la plus vive sensibilité.

Sherbrooke - Ottawa - Aylmer-est

Fin juillet 1936, un autre départ pour un an cette fois, pour Sherbrooke, pour une année complète de probation. Mon père venait d'avoir 58 ans et une séparation de ce genre est très pénible à cet âge. Papa appartenait à ce genre d'hommes peu volubiles, souffrant dans leur intérieur, sans pouvoir verser une larme. Mais cette fois, ce n'était plus Ste-Anne, c'était Sherbrooke et appuyé sur la fenêtre du train, le regard perdu sur le paysage de la Chaudière, la scène pénible du départ ne me quittait pas un instant. Et les paroles de l'Écriture sont toujours là, immuables, sans qu'on puisse y altérer un iota: "De tout coeur, honore ton père et n'oublie jamais ce qu'a souffert ta mère. Souviens-toi, qu'ils t'ont donné le jour". (Eccl. 8-7)

Août 1937, à 19 ans, je suis inscrit à Ottawa et Aylmer jusqu'en août 1941 pour quatre années de philosophie et autres disciplines préparatoires à la vie religieuse. Cependant, mon jeune âge et des études épuisantes ont dû prescrire un abandon complet des études et de la vie religieuse et me voilà de nouveau, en pleine guerre; quelques années de récupération, d'études et de travail, et me voilà secrétaire à la Société coopérative agricole, administrateur du syndicat des pêcheurs d'anguilles et à la Caisse Populaire en 1945. A partir de 1945, je fus alternativement assistant-gérant de la Coopérative agricole, gérant de la Caisse, assistant-gérant de la Caisse et enfin gérant de la Caisse Populaire jusqu'au 1 novembre 1982, date fixée d'avance pour ma retraite. Mon état de santé ne me permettait plus de donner 100% de moi-même à l'administration exigeante de la Caisse de douze millions d'actif,

En 1948, le secrétariat de la Commission scolaire me fut confié et en 1951, mon père me supplia d'agir comme secrétaire municipal à sa place, après 50 ans de service. J'ai dû cumuler aussi les fonctions de secrétaire de Conseil de Comté pendant huit ans, mon père ayant aussi démissionné de ce poste. A 74 ans, mon père avait bien raison de se reposer. Les modestes salaires des années 40 et 50 étaient une invitation à du travail d'à côté, et c'est ainsi, qu'à partir de 1949, mon épouse Gabrielle Gagnon, a dû s'habituer à passer bien des veillées toute seule à la maison, les nombreuses assemblées accaparant à peu près tous mes temps libres. Je n'ose pas les compter par sympathie pour mon épouse.

Commission scolaire: 1948-1972

La coopérative agricole et la chorale accaparant tout mon temps, mon premier geste fut d'abord de refuser l'invitation du Président de la Commission scolaire, Ti-bé Ferland, mais sur l'insistance de Papa, j'acceptai l'assermentation en août 1948, à \$128.00 par année. Les institutrices s'arrachaient le coeur pour \$600.00 par année. Au départ, même si un léger humour frisant l'exagération, souffle à travers les lignes qui suivent, je suis fier du dévouement, du bon jugement, même du professionnalisme de nos commissaires, le tout exercé bénévolement à 100%, sans même une production de factures de dépenses. D'ailleurs, les résultats obtenus et les rapports plutôt favorables de Monsieur l'inspecteur Félix Poulin, indiquent que les Commissaires avaient l'oeil juste.

Les sujets les plus fréquents des assemblées mensuelles: les achats de bois de chauffage, chaque arondissement devant être favorisé par voie de soumission criée à la porte de l'église. Les emprunts temporaires, les réparations, le ménage, l'engagement des "maîtresses"; le Président qui pouvait marchander et "sauver" \$25.00, passait pour un sapré bon homme. Pédagogie et évaluation de l'enseignement, oui, on en parlait quand l'inspecteur

produisait son rapport d'inspection, deux fois par année. Sans convention collective, les enseignants étaient à la merci du marchandage de la Commission scolaire. C'est ainsi qu'une institutrice de carrière s'est vue remerciée de ses services pour quelques dollars à négocier. Heureusement pour elle, et malheureusement pour St-Pierre, la super-enseignante en question, s'est vue offrir en ville, un salaire plus décent et de meilleures conditions de travail, soit une classe unique plutôt qu'une école à divisions multiples.

En novembre 1948, fini les "chiottes" au "fret", au village, dans la rallonge de l'école à côté des cordées de bois: trois puisards et des toilettes sont décrétés, en vertu de quel miracle? En octobre 1951, enfin l'eau potable au village, dans les locaux de classe, pas à l'évier, oh non, mais dans des fontaines à boutons, accrochées au mur. De progrès en progrès, incroyable mais vrai, en février 1950, en pleine assemblée, le mot "Centralisation" a été prononcé. L'abbé J.E. Létourneau venait d'être nommé pasteur de St-Pierre, et M. Yves Prévost siégeait à l'assemblée législative comme député de Montmorency.

Pas besoin d'ajouter que l'assemblée fut très courte, d'autant plus que le "frigidaire" de la salle d'assemblée ne se prêtait pas aux sujets chauds. En 1950, on aperçoit les premières traces de subvention, tiens, et un autre pas en avant, en juillet 1950, la Commission décide d'adhérer à l'Association des Commissions scolaires. \$40.00? M. Napoléon Veilleux et l'Abbé Gérard Dion nous avaient convaincus. La soutane d'un prêtre valait bien cent fois une cravate, à l'époque.

Je vous entends me regarder! Et les mises en nomination, les élections, la votation, les représentants des parents, comment ça marchait? Ça marchait très bien. Chaque année, les avis publics au poteau d'affichage (pas au poteau d'exécution), et le président d'élection, à l'heure et à la journée décrétée par le code scolaire, se tenait le corps raide jusqu'à l'expiration

du délai. Mais il restait cinq minutes et personne ne s'est montré le nez pour la mise en nomination. Oubliant toute ma dignité de président d'élection, je me précipitais à l'extérieur de la salle à la recherche d'un proposeur et d'un second et pas de problème, tout près de l'école, il y avait des rentiers de 70 à 75 ans, qui semaient leur jardin ou fumaient une bonne pipe sur la galerie et la main terreuse que je respecte sincèrement, signe comme proposeur ou second de Monsieur un tel... ou Monsieur un tel... "Çà a du bon sens que ce soit lui, il ne l'a pas été encore, et çà doit être son tour". Mais de grâce, ce scénario va bientôt prendre fin. Les complications sont à nos portes, le couvercle de la marmite commence à danser sous la poussée des contestations; Monsieur l'inspecteur Félix Poulin maintient le protocole de son mieux. Dans son rapport du 23 décembre 1949, il reproche durement aux Commissaires d'avoir fermé les écoles durant la semaine de la retraite paroissiale C.S.S.R. du 11 décembre et les écoles seont condamnées à reprendre le temps "perdu".

Le 20 février 1951, le rapport de Monsieur l'inspecteur prône les caisses scolaires, et les rencontres parents-maîtres. En décembre 1951, la centralisation des écoles refait surface et on installe des confessionnaires temporaires aux écoles 2 et 3. Un mois plus tard, l'inspecteur insiste pour l'agrandissement des écoles. En mars 1952, rendez-vous chez le Surintendant de l'instruction publique pour le projet de l'école centrale et la fermeture des écoles du haut et du bas de la paroisse. Pourparlers et consultations aboutissent à la décision d'une grosse école au village; les servitudes légales de terrain sont assurées, le curé Létourneau en janvier 1953, obtient la confirmation provinciale d'une fondation des Servantes du St-Coeur de Marie: une faveur insigne; plusieurs communautés ayant déjà refusé, faute de sujets. La construction se dessine, les soumissions sont officielles et et le 6 juin 1953, la plus basse soumission est adjugée à Lionel Bélanger de Ste-Thérèse de Laval, \$94,968.00, une aubaine pour un huit classes avec résidence et une chapelle. Le curé était au

ciel. Tous les obstacles sont écartés, la vieille salle est vendue et relocalisée en arrière de même que l'ancienne école, les ingénieurs tirent les lignes, un énorme TRACTEUR allume sa pipe, pour les fondations, les colombages plantés dans l'enceinte comme une ligne Maginot, indiquent bien, poings levés, que les séances de discussions sont levées et l'implacable évolution s'est installée tout à côté des vestiges du passé.

Danger cependant, attention aux ruades! Une petite grange à chevaux de douze stalles, pour les paroissiens éloignés, avait décidé de rester assise en plein sur le terrain de la Commission scolaire, en vertu de droits acquis en 1838. A l'époque, tous les villages ruraux, étaient décorés de ces abris, nécessités par la rigueur des saisons. Mais nous sommes en 1953, les autos ont remercié les chevaux dans la plupart des cas.

Pas un coup de fouet, mais un coup de crayon, une résolution de la Commission scolaire réveilla deux bonnes masses de démolition, et un matin de fin juillet, aux petites heures, le paisible village de St-Pierre se réveilla non pas aux hennissements des chevaux, mais au bruit du massacre de la démolition qui dura tout de même vingt heures de spectacle inusité. Une expropriation aussi tonitruante déclencha toute une procédure judiciaire jusqu'en février 1955, avec les médiations répétées et la diplomatie du Député qui n'était pas tellement versé dans les problèmes de chevaux et d'écurie, mais qui s'y connaissait en diplomatie, en droit et en subventions. D'ailleurs la cour suprême n'aurait pas supporté ce genre de parfum. C'est ainsi que douze parts de grange réparties entre neuf dételeurs de chevaux, ont changé de main, non pas, à la bourse de Montréal, mais quelque part en arrière d'un bureau d'avocat.

Au printemps 1954, le couvent est terminé, les arrondissements 2 et 3 sont abolis par la vente des petites écoles à l'enchère, le contrat de transport est accordé à la Cie de **Transport d'Autobus** Ile d'Orléans, (\$4275.00), soit le premier contrat de transport de

la sorte signé dans la Province de Québec, par une commission scolaire catholique. L'Honorable Yves Prévost lui-même n'en revenait pas et les cheveux lui en dressaient sur la tête. En septembre 1954, 208 élèves envahissent la superbe école flambante neuve, sous le contrôle impeccable des Révérendes Soeurs St-Gédéon Agathe Cécile, Jeanne-Mance, de quelques enseignantes laïques, et d'un maître, M. Clément Langlois. UN MAITRE! Les élèves n'en croyaient pas leurs yeux. On procédait avec beaucoup de circonspection dans le choix des enseignants et les résultats sont là pour le prouver. Et c'est ainsi, que la clientèle scolaire se multiplie, toujours avec le même secrétaire et la même direction religieuse. J'ai dit "se multiplie", en effet, en février 1959, la construction du collège est décrétée à l'est de la route des Prêtres. Un autre \$60,000.00, mais le Député est toujours là, de sorte qu'en automne 1960, deux écoles fonctionnaient à plein rendement. Au Municipal, on saute sur l'occasion rêvée d'un beau terrain de jeux à l'usage des jeunes et des adultes.

En avril 1961, pour la première fois, le mot "Régionalisation" s'inscrit dans les agendas, avec la révolution tranquille, alors que vers 1970, l'enseignement secondaire sera régionalisé partout avec l'enseignement primaire. En juillet 1963, une convention collective parente avec celle de la côte de Beaupré, régit les conditions de travail des enseignants de l'Ile. Mais les problèmes de recrutement obligea les Religieuses, au désespoir des paroissiens et des personnes pieuses, à quitter le Couvent, après seulement 15 années d'enseignement, d'une tenue morale religieuse et intellectuelle des plus appréciée.

La population augmente, les maisons poussent comme des champignons, les jeunes se marient et des couples en grand nombre viennent fonder foyer à l'Ile. Les besoins en loisirs sont immenses et on en est au tout début d'une organisation à structure permanente.

En juillet 1969, j'étais en visite à Ste-Anne de Beaupré et sur invitation, je me rends au camp St-Louis, le camp d'été paroissial de Ste-Anne, où des centaines de jeunes prenaient leurs ébats, à 80 degrés de chaleur, dans une piscine extérieure en béton coulé. Je n'en revenais pas. Et pourquoi pas la même organisation à l'Ile? Le terrain, on l'a, la finance est assurée, le constructeur de piscine attend les ordres. En arrivant à l'Ile, j'en parle aux Commissaires: bien sur, "c'est plein d'allure". J'en parle au Maire; Pourquoi pas? Le Maire rafraichit les échevins: Youppi! Le 5 août, un bail est signé, le contrat est accordé et dimanche, le 15 août 1969, vingt jours après mon retour de Ste-Anne, sous un soleil chaud et radieux, on sort les costumes de bain, la foule s'entasse autour de la piscine, les plongeurs éclaboussent les enfants et les adultes, c'est le gros "fun", c'est l'euphorie, c'est la Floride et ce beau temps exceptionnel dura providentiellement jusqu'au début septembre. Une heureuse aventure, je vous prie de me croire.

Et c'est ainsi que je m'achemine vers l'été 1972 où la Régionalisation complète bouscula l'administration à Courville et je vous fais grâce de toutes les étapes du transfert de pouvoir, étapes laborieuses, complexes, où la présence constante du phénomène d'insularité mettait en branle toutes les ressources des délégations de la côte où une administration centralisée était en train de faire son nid.

Corporation Municipale

Février 1952, à 74 ans, papa n'en pouvant plus comme secrétaire municipal, une plume de 50 ans tomba de ses mains et sur l'assentiment du Maire et des conseillers, Henri Aubin, fut désigné greffier municipal, son père étant toujours là pour l'initier et l'assister. J'ai dit " 50 ans " et cela sans interruption depuis décembre 1901, où il est consigné dans le livre des délibérations, que " Joseph Aubin succède à Victor

Ferland comme secrétaire municipal". Une fête intime, réunissant Monsieur le Député Yves Prévost, Monsieur le Maire Ladislas Gagnon, le pasteur J.E Létourneau, les conseillers et quelques amis, souligna très modestement en mai 1952, les cinquante années au service de la Corporation, au salaire final de \$50.00 par année, le travail des premières années n'étant pas rénuméré. Aux saisons froides, mon père allumait le poêle de la salle des assemblées mensuelles, ajoutait un peu d'huile à lampe dans le fanal, enlevait ses mitaines quelques minutes pour quelques notes et après une pipée ou deux de délibérations sur la température, les nouvelles de la "place", les chemins et les quelques sous de taxe, l'assemblée était levée sans avoir réussi à faire fondre la neige infiltrée sur le plancher usé tout près de la porte.

Voulez-vous savoir les principaux sujets figurant à l'ordre du jour des années 50: l'homologation, du rôle d'évaluation, le taux de taxe, les licences de commerce, la taxe de locataire, les taureaux en liberté au grand désespoir des éleveurs de race pure, les licences de chien, les vidanges, les emprunts, la protection contre les incendies, le terrain de jeux, le règlement de construction, le creusage de cours d'eau et surtout les correspondances avec les différents ministères: Voirie, Agriculture, Travaux publics, etc... surtout pour problèmes relevant de la compétence ou du patronage du Gouvernement. Je dirais que les années 50, surtout à partir de 1955, ont été des années non pas de révolution tranquille, mais de révolution foudroyante à St-Pierre: 1953, le premier règlement de construction, 1955, le premier rôle 100% scientifique par des experts, 1956, construction de la première citerne à incendie et achat d'une pompe à incendie, construction d'un poste à incendie et formation d'une équipe de pompiers, 1957 à 1960, construction d'un réseau complet de citernes à incendie, 1959, achat d'un camion à incendie, dernier cri, flambant neuf. Les anciens de la "place", dont les habitudes étaient bien balisées depuis des décades dans des sentiers bien battus, usés et poussiéreux, ne comprenaient plus rien, et on répétait qu'on allait se "ramasser" dans le chemin avec toutes ces extravagances-là.

En effet la grosse machine s'est mise en marche, tête baissée, sans scrupules, et toutes les sphères des activités paroissiales ont été secouées, évaluées, mesurées et restructurées au point que les moins peureux ont attrapé des maux de tête.

Additionnez les réalisations scolaires, les réalisations municipales touchant tous les secteurs, la construction de l'entrepôt frigorifique et de la nouvelle église en 1956, la construction du presbytère neuf en 1960, on dépasse le million de dollars; pour se rafraichir après des courses épuisantes, la piscine de \$12,000.00 en 1969, le clou et le dessert de cette décennie essoufflante. Les "vieux" secouaient leur pipe: "Les jeunes ont pris l'épouvante" ce qui est encore pire que prendre le mors aux dents.

La construction de la première citerne est mentionnée en 1956. Un instant s.v.p., une précision subtile pour éteindre une inexactitude. Durant le mandat de Monsieur Léonidas Gagnon comme Maire en 1945, on avait creusé un réservoir à incendie de cinq pieds de profondeur, à la corvée, avec dynamite fracassante, sur le terrain de la Commission scolaire à l'est de l'école du village et je vous prie de retenir que le béton avait été considéré le meilleur au monde; pour "ménager" le fer d'armature, on avait violé des têtes de couchette, en fer tourné, avec le pied du lit; le tout avait été garanti, "craché", par les initiateurs, partisans du "pas cher" et du "gratis". Plusieurs pépins cependant dans les plans d'ingénieurs dont on cherche encore les diplômes; l'immense fosse rectangulaire avait été creusée à côté d'un ruisseau et l'eau courante n'alimentait pas suffisamment le réservoir. Quelques mois et quelques années plus tard, des morceaux de béton s'écroulaient et trahissaient la présence des couchettes; le réservoir contenait tellement peu d'eau que les élèves s'amusaient à proximité sans danger de noyade; c'était en fait un des points forts du réservoir... Cette citerne a toutefois rendu des services appréciés.

Quelques dates et quelques mentions

- 14 août 1950: baptême de la Route Prévost.
- 29 août 1951: résolution décrétant l'abandon du Pont de glace du petit-pré.
- 15 mai 1952: règlement interdisant toute activité des Témoins de jéhovah, dans les limites de la municipalité, première subvention de \$200.00 pour les sports, location d'un terrain pour dépotoir. Règlement de licence de chiens et imposition de taxes de locataire.
- 8 septembre 1953: adoption du règlement de licence de commerce.
- 4 juin 1956: assermentation d'un corps de police.
- 6 mai 1957: Monsieur Ladislas Gagnon, maire depuis janvier 1947, démissionne en faveur de Monsieur Jean-Marie Côté.
- 2 juin 1958: Monsieur Arthur Leclerc est assermenté maire, suite au décès accidentel de Monsieur Jean-Marie Côté.
- 23 février 1951: incendie de la maison Jean Goulet, près de l'église. Le bon travail des pompiers et d'une souffleuse évite le pire.
- 1 octobre 1962: Docteur Clément Vézina loue un bureau médical.
- 2 mars 1964: homologation de la première rue, lot 137-35.
- 1964 et 1965: importants travaux de creusage de rivières.
- 22 décembre 1964: Monsieur Albert Aubin devient chef d'une brigade de pompiers au nombre de 15: fusion ultérieure avec Ste-Pétronille.
- 17 mai 1965: Docteur Clément Vézina est élu Maire.
- Janvier 1967: Monsieur Yvon Dufour, artiste, sollicite du conseil pour la présence d'un théâtre d'été à St-Pierre.
- 26 octobre 1969: Docteur Clément Vézina est réélu Maire.
- Octobre 1971: assermentation de Monsieur Armand Ferland, nouveau Maire.
- 6 avril 1972: démission de Henri Aubin comme secrétaire.

Souvenirs d'un gérant de Caisse Populaire

Nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu (St-Jean 2-16). La fragilité de l'homme est toujours devant nos yeux. Tous nos jours déclinent. Les années passent vite et nous nous envolons (Ps 90-13). Sur ces paroles de l'Écriture que j'adore, je vous entretiens de ma carrière à la Coopérative agricole et à la Caisse Populaire, fonctions cumulées pendant quelques années pour m'attacher uniquement à l'administration de la Caisse Populaire en février 1955. En fait, j'étais au service de la même clientèle de l'Île mais dans le domaine financier.

Qui ou quoi a sanctionné la sécurité et la stabilité de la Caisse Populaire telle qu'on la connaît aujourd'hui? La sécurité et la stabilité d'une institution est à la merci de la stabilité et de la sécurité de l'administration qui l'entoure, sous une surveillance confiante de la part des membres. Je rends hommage à l'administration de la Caisse, qu'ils soient administrateurs, commissaires de crédit, conseillers de surveillance ou employés, au service des membres appréciés, à compter des premiers jours de la fondation jusqu'à son essor de l'année 1982, où mon âge et mon état de santé m'ont dicté les termes d'une démission devenue nécessaire.

7 avril 1942, c'est la date officielle qui s'inscrit sur le document de fondation de la Caisse Populaire, document qu'une cinquantaine de sociétaires ont signé un soir de printemps, à la faible lumière de la vieille salle des réunions, en face de l'église paroissiale. Le Couvoir coopératif, éclos en 1936 et la Coopérative agricole, toute pimpante de son incorporation en 1940, soupiraient après un service bancaire à proximité et c'est ainsi, que Monsieur Oscar Ferland, le grand instigateur de toutes ces initiatives, fit appel à l'Union Régionale de Québec pour la mise en place d'une coopérative d'épargne **et de crédit**, si modeste soit-elle. Si humble soit-elle, en effet, le gérant-

fondateur Oscar Ferland empiéta sur quelques pieds carrés d'espace de sa demeure pour y asseoir les fondations de la Caisse jusqu'en septembre 1944, où la construction de l'immeuble de la Coopérative agricole permit d'y tenir une première assemblée dans un local plus approprié.

Non pas que les assemblées se tenaient chaque mois. En 1942 et 1943, trois assemblées seulement par année, assemblées du moins qui ont fait l'objet d'un procès-verbal qui mentionne l'engagement du gérant à \$1.00 par année et l'adhésion à la campagne de l'emprunt de la Victoire.

En 1944, quatre assemblées d'administrateurs seulement, plus une assemblée conjointe; en 1945, cinq assemblées. Les sujets traités: engagement du gérant, achat d'obligations diverses, d'obligations de la victoire et autres...

En 1946, les assemblées se multiplient, les cendriers fument, les longues soirées empiètent sur les heures de repos, les problèmes s'inscrivent à l'agenda. L'année suivante, huit assemblées où le nom de Mlle Ernestine de Montigny est mentionné pour la première fois comme assistante. Pourtant, depuis 1940, elle se dévoue sans compter au Couvoir, à la Coopérative et à la Caisse. Toute sa personne était sourire, empressement et compétence. L'absence de procès-verbaux officiels en nombre suffisant, ne signifie pas que l'administration négligeait son rôle. Je me souviens de colloques, de rencontres improvisées ou de caucus fréquents, au bout d'un comptoir, ou dans le coin d'un entrepôt pour les solutions courantes.

En face d'une démission de Ad. Rousseau comme administrateur, Henri Aubin le remplace et devient gérant le 12 juillet 1946.

La Commission de crédit subit les foudres du Conseil d'administration, suite à un prêt accordé sans garantie suffisante selon les administrateurs. 1947, six assemblées où s'inscrit le nom de Mlle Estelle Côté comme secrétaire, où un emprunt devient nécessaire, où un local autonome est loué pour la Caisse dans l'immeuble de la Coopérative, où Monsieur Victor Ferland président-fondateur, démissionne en faveur de Monsieur Jos. App. Côté, administrateur-fondateur. Fin décembre 1947, on déplore le décès subit du gérant-fondateur, Oscar Ferland.

Plusieurs noms apparaissent pendant plusieurs années comme membres-fondateurs et dirigeants. Encore aujourd'hui, plusieurs parmi ces noms, sont mentionnés aux procès-verbaux, soit du Conseil d'administration, de la Commission de crédit ou du Conseil de surveillance. Victor Ferland, Oscar Ferland, Gérard Ferland, Ladislav Gagnon, Jean Goulet, Ad. Rousseau, J.A. Côté, Frs Côté, J.L. Rousseau, Lucien Chabot, Arthur Leclerc, Adj. de Montigny, Gérard Rousseau, Emile de Montigny, Eugène Plante, Oscar Plante, Ernest Tailleur, Emile Nolin, Fortunat de Montigny, Rémi Godbout etc... Parmi ces noms, plusieurs vivent encore après plusieurs années de service. Les autres sont décédés pour une récompense éternelle.

Les "vétérans", encore au service de la Caisse en décembre 1982, sont Gérard Aubin, P.E Plante, Gérard Lachance, Jean-Paul Ferland, Louis Gagnon, Camille Maranda. L'énumération, en de telles circonstances, devient un défi et nous regrettons les erreurs éventuelles.

Oscar Ferland, décédé cinq ans après la fondation de son oeuvre, une page se tourne sur l'histoire de la coopération à l'île d'Orléans. Les fondations sont en place, les forces vives sont lancées. Il reste à les maintenir et à les adapter aux circonstances.

De 1948 à 1955, Mlle Ernestine de Montigny administra la Caisse alors que secrétaire de la Coopérative, je devais affronter le contrôle des livres, des achats, des expéditions, des ventes, dans des domaines aussi diversifiés que le Couvoir, la Meunerie, la Beurrerie, le poste de mirage, l'entrepôt frigorifique, l'épicerie, le garage et les instruments aratoires.

En 1955, Mlle Ernestine de Montigny, sollicite une succession à son poste de gérante, et me voilà gérant de la Caisse sur les instances du Conseil d'administration, après trois semaines de réflexion. Un mois après ma décision, je ne regrette rien, c'est l'euphorie à comparer aux exigences énormes de la Coopérative.

Ce n'est pas l'euphorie du local, de l'espace, de la lumière et de la climatisation; non. Comme voisin de mur, la toilette commune avec tous les inconvénients sanitaires qui se moquent d'une isolation d'une feuille de gyproc. Comme espace, huit par dix au maximum. Une seule fenêtre du côté sud, fenêtre habituellement abimée par la poussière de la Meunerie. Intimité? Aucune; un seul guichet à trois pieds de la porte d'entrée de sorte qu'un client pressé d'ouvrir la porte, devait bousculer involontairement le sociétaire absorbé au comptoir par le sérieux de sa transaction. Local "Alphonse Desjardins" tout copié. Un immense avantage cependant, les clients de la Coopérative n'avait qu'une porte à ouvrir pour leurs transactions, et la voûte de la Coopérative servait de protection commune sans devoir monter ou descendre des escaliers.

Ce coin de village était réellement devenu le centre des affaires, et la présence des différents services dans un arrondissement aussi restreint, contribua à lancer la Caisse, non pas, dans les ligue majeure, mais dans un rythme d'accélération qui décréta l'achat d'un terrain pour une construction d'immeuble le 23 mars 1958 et la construction elle-même le 2 novembre 1958.



Une Caisse tellement populaire que même le cheval attend son tour.
"Moi aussi, j'en ai du "foin"". (1)



Groupe: table d'honneur du 40^{eme} (4)



Table d'honneur en gros plan (4)
 De gauche à droite: Mde Ludovic Prémont, Bernard Lapointe curé,
 M. J.M. Ouellet président de la Féd., Mde J.M. Ouellet, M. Jean-
 Victor Lachance président de la Caisse, Mde Jean-Victor Lachance.



Le président Jean-Victor Lachance fait signer le livre d'or à
 M. et Mme Henri Aubin. (4)
 De gauche à droite: Mde H. Aubin - H. Aubin - J.V. Lachance Prés.

DECLARATION DE FONDATION

LOI DES SYNDICATS DE QUEBEC

Les soussignés déclarent qu'ils deviennent membres d'une société coopérative à responsabilité limitée, sous le nom de *La Caisse Populaire St-François, I. C.* avec sa principale place d'affaires à *St-François* dans le comté de *Montmorency* et qu'ils souscrivent le montant au capital respectivement indiqué en regard de leur nom.

Daté à *St-François* ce *septième* jour de *août* 1942

TEMOINS	NOM et PRENOMS	OCCUPATION	RESIDENCE	Nombre d'actions de \$5.00
<i>St-François</i> <i>Com. Plante</i>	<i>Jean Goulet</i>	<i>Cultivateur</i>	<i>St-François</i>	<i>5</i>
	<i>Oscar Goulet</i>	<i>Peuvis</i>	<i>"</i>	<i>8</i>
	<i>Armand Carbin</i>	<i>forgeron</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Jean Marie Côté</i>	<i>Cultivateur</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Jos. Michette</i>	<i>Cultivateur</i>	<i>"</i>	<i>2</i>
	<i>Joséph. P. Leblond</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>5</i>
	<i>Libert Leblond</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Emile Perland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Adolphe de Montigny</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Eugène Dianté</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Marius Ferland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Denis Desjardins</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Alphonse Côté</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Lionel de Montigny</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Lionel Rousseau</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>2</i>
	<i>Ladislao Gagnon</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Gérard Ferland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Gérard Carbin</i>	<i>forgeron</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Armand Ferland</i>	<i>Cultivateur</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>J. A. Ferland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Edmond Plante</i>	<i>Cultivateur</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Gérard Ferland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Richard Le Montigny</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>2</i>
	<i>Oscar Plante</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
	<i>Alphonse Gagnon</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>
<i>Laurent Ferland</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>3</i>	
<i>Yves Gagnon</i>	<i>"</i>	<i>"</i>	<i>1</i>	

TEMOINS	NOM et PRENOMS	OCCUPATION	RESIDENCE	Nombre d'actions de \$5.00
<p>✓</p> <p>J. J. J. J.</p> <p>Remi Plante</p>	Jean Heiland fils	cultivateur	St. Pierre	5
	Pierre Gagnon	cultivateur	"	1
	Edouard Gagnon	cultivateur	"	1
	Joseph Ferdinand	"	"	2
	David Veina	"	"	1
	Philippe Germain	"	"	1
	Wilfrid Veina	"	"	1
	Arthur De Montigny	"	"	1
	Victor Fournier	"	"	1
	Gerard Dubois	"	"	1
	Arthur Leduc	"	"	3
	Emile De Montigny	"	"	5
	Ernest Tailleux	"	"	1
	Joseph App. Cote	cutt	"	1
	Emile Nolin	"	"	1
	Joseph Martin	"	"	1
	Gerard Rousseau	"	"	1
	Remi Godbout	"	"	1
	Francois Cote	carreter	"	1
	Paul Emile Plante	cultivateur	"	1
Alfred Rousseau	"	"	1	
Joseph J. Rousseau	"	"	3	
Lucien Tremont	"	"	1	
Arila Soulet	"	"	1	
Joseph Rousseau	"	"	2	
Remi Plante	"	"	2	



Le repas d'adieu avec les employés le 29 octobre 1982; sont absentes Johanne Picard et Madeleine Asselin (1)

C'était un défi d'environ \$50,000.00, bureau avec trois logements à l'épreuve du feu, soit le geste le plus important de l'histoire de la Caisse. Les évènements se succèdent, déménagement dans le nouveau local le 1 juillet 1959, bénédiction et inauguration le 26 juillet suivant, sous la présidence de Monsieur René Croteau, alors Directeur général de l'Union, organisation de nouveaux services, coffrets de sûreté, alarme, perceptions, etc...

8 août 1960, entrée en fonction de Mlle Evelyne Plante, assistante, 16 avril 1962, agrandissement du terrain ouest, célébration du 15^{eme} de la Caisse en 1957 et du 25^{eme} en 1967.

Août 1967, entrée en fonction de Mlle Denyse Goulet comme caissière. 1 septembre 1970, ouverture du comptoir de Ste-Famille chez Madame Lyse Paquet, responsable de cette succursale.

3 novembre 1970, esquisses de l'agrandissement en empiétant sur le terrain de stationnement; décembre 1971, décision finale avec plans et devis de l'agrandissement projeté, 16 pieds en largeur, par 44. 1 décembre 1973, inauguration avec éclat de l'agrandissement sous la présidence de Monsieur Jean-Marie Ouellet, président de l'Union.

Septembre 1974, intégration au système informatisé du mouvement Desjardins. Entre-temps, Mlle Diane Plante nous offre son sourire comme caissière et secrétaire-réceptionniste, et Madeleine Dionne nous apporte son expérience bancaire comme caissière et commis en octobre 1975. Mlle Johanne Prémont fait l'objet d'un concours quelques mois plus tard, de même que Mlle Marie Létourneau en 1978. Madame Ghislaine Vézina, secrétaire à la Coopérative, traversa le Chemin Royal, et la voilà chez nous.

Les années 1972 à 1982 furent des années foudroyantes, au point de porter l'augmentation annuelle de l'actif de \$1,000,000.00 à \$2,000,000.00, au grand étonnement des administrateurs eux-mêmes.

D'où vient cette ascension rapide? La situation s'y prêta, la population, de 300 familles grimpa à 500 familles; l'agriculture et son industrialisation progressive, n'est pas non plus étrangère à cet éclatement de nos prévisions. L'artisanat, le tourisme, a peut-être décuplé des forces latentes; en février 1959, un projet d'ouverture d'un centre d'accueil touristique était à l'agenda d'une assemblée de la Caisse. En 1971, avant l'agrandissement, la Caisse avait tenté de prendre une option sur un terrain à l'entrée du Pont, au sommet de la côte, pour faciliter l'accès aux services, en faveur des résidents de la Route Prévost et de Ste-Pétronille.

Les évènements heureux se sont succédés; le 15^{eme} et le 25^{eme}, et surtout le 40^{eme} a été fêté avec éclat sous la présidence distinguée de Monsieur J.M. Ouellet, président de la Fédération de Québec et de Monsieur Jean-Victor Lachance, président de la Caisse. Les fondateurs de la Caisse ont été l'objet d'un hommage spécial.

Octobre 1982, une date importante dans l'Histoire de la Caisse: l'implantation de GORH (1) (guide d'organisation des ressources humaines) dont l'objectif est de doter la Caisse d'un modèle organisationnel tenant compte de ses besoins présents et futurs, permettant l'utilisation efficace et le développement de ses ressources humaines. Cette étape constitue une structure en or du bureau, au service des sociétaires. Grâce à cet organigramme ultra-moderne, un coussin de sécurité de un demi million de dollars surveille les hauts et les bas des conjonctures et les avoirs des sociétaires roulent en voiture blindée munie d'amortisseurs garantis par le géant Desjardins.

La Caisse est réellement présente à toutes les activités paroissiales, elle se réjouit de la naissance d'un enfant, comme elle pleure le décès d'un membre de la famille, elle souligne les anniversaires de naissance et de mariage de ses membres, elle

(1) Personnes ressources: Jocelyne Larouche et Pierre Proulx

soutient les activités de l'âge d'or, des créations d'emploi, des célébrations de centenaire. La Caisse, c'est une famille qui vit intensément toutes les préoccupations de la famille et de la communauté toute entière.

Structure du mouvement Desjardins

Le mouvement Desjardins se compose de onze fédérations, réparties selon les territoires du Québec. Les postes à la direction de la Confédération sont identifiés par le Président, l'adjoint au Président, relations institutionnelles, l'adjoint au Président et Secrétaire général, le premier Vice-président et Directeur général:

- le vice-président, affaires juridiques;
- le vice-président, ressources humaines;
- le vice-président, recherche et marketing;
- le vice-président, développement de systèmes;
- le vice-président, contrôle et gestion;
- le vice-président, inspection et vérification.

Dans leurs opérations, les Caisses Populaires de la Fédération de Québec, la nôtre, sont souvent en communication avec les différents services dont les titulaires nommés sont actuellement en fonction au moment où nous écrivons ces lignes:

- Services techniques: vice-président, M. Laurent Ponton;
- Divisions opérations techniques: M. René Robitaille;
- Gestion financière et immobilière: M. Raymond Baribeau;
- Recherche et développement: M. Gratien Lévesque;
- Service des finances: M. Jacques Roy, vice-président;
- section trésor, section coupons et obligations, section devises étrangères et recouvrement, division crédit commercial, division prêts et placements, division compensation:

Service communication et formation: M. Harry French,
vice-président;

Service des ressources humaines: M. Benoît Bédard
vice-président;

Service de l'administration: M. Raynald Boucher,
vice-président;

Service des affaires juridiques: M. Michel Poulin,
vice-président; et

ses collaborateurs: M. Daniel Dionne, avocat, Me Chantale Leblanc,
Me Francine Néron; le tout sous la direction générale du Président
M. Jean-Marie Ouellet et du Directeur général de la Fédération
M. Jacques Bertrand.

Les téléphones ne déroutent pas à la Fédération surtout
ceux des opérations techniques et financières et le directeur de
la Caisse est souvent en communication avec les affaires juridiques.
A l'époque de la fermeture des livres, la division Communication
et Formation assure le développement coopératif et communautaire,
la formation des dirigeants et employés, et la communication sous
toutes ses formes.

Comité des gérants

Quelques mots maintenant sur le Comité des gérants, une
ressource très utile pour la coordination des Caisses d'un sec-
teur et l'information des ressources humaines.

Le Comité des gérants de la côte de Beaupré et de l'Île
d'Orléans a été fondé en fin de septembre 1972, mais le Comité
des gérants du Québec-Métro fonctionnait depuis les années 50 et
chaque mois, un grand souper réunissait les gérants souvent
accompagnés d'administrateurs, non seulement pour savourer un bon
repas et dialoguer, mais aussi pour écouter et interroger une
personne-ressource appelée à prendre la parole à la fin du repas.

J'avoue que ces rencontres de confrères se sont avérées sou-
verainement bénéfiques et nécessaires pour se mieux connaître et
faire part des expériences mutuelles du métier.

Je me souviens d'une crise assez grave de liquidité au début des années 60 et le Sénateur Cyrille Vaillancourt fit appel à la modération des Caisses urbaines dans le domaine des prêts. Les transactions dans le domaine des prêts hypothécaires urbains allaient bon train à l'époque. Il rendit un vibrant hommage aux caisses rurales dont la liquidité confortable contribuait à maintenir les opérations essentielles des retraits à la compensation de l'Union. Et je me souviens, très bien de l'accusation directe suivante du Sénateur, en ces termes: "Est-ce que les grosses caisses ne sont pas en train de manger les petites caisses?"

Le tout s'est résorbé avec les années mais certaines années ont traversé avec succès des périodes plus difficiles. Je fais allusion aux années 1966 et suivantes où l'on a assisté à des manoeuvres d'ajustement et de redressement.

En 1974, la liquidité s'est effondré à quarante-cinq millions, alors qu'à la fin de 1982, la liquidité a fracassé le record de sept cent cinquante millions.

Ces mentions pour mentionner que les capitaines à la barre ont su s'adapter aux différentes situations provoquées par des phénomènes économiques dans les années 60 et 70, et par des phénomènes économiques et sociaux en plus, à la fin des années 70 et au début des années 80.

Disons que l'avènement de la Caisse Centrale Desjardins, la liquidité ne pose plus de problèmes. Le mouvement Desjardins, devenu le "GEANT DESJARDINS", surnommé aussi le "ROC DESJARDINS" est devenu une forteresse inexpugnable.

Dès les années 40, l'avènement de la Société d'assurance des Caisse Populaires d'abord, et l'Assurance-Vie Desjardins ensuite en 1949, ont coulé dans le béton les assises du mouvement Desjardins lancé dès lors en pleine croisière de sécurité avec toute l'escorte des cuirassiers que l'on connaît.

Septembre 1972, donc, les dix gérants de la côte de Beaupré et de l'Ile d'Orléans, ont lancé les activités de leur propre comité pour mieux aborder les problèmes spécifiques à leur région.

Monsieur Emmanuel Lefebvre, gérant-fondateur de Boischatel, en fut le premier président, suivi alternativement par M. Pierre Lachance de St-Joachim, M. Jacques Potvin de Beaupré, M. Jean-Paul Lachance de St-Ferréol, M. Guy Lavoie de Ste-Anne, Henri Aubin de St-Pierre et Réal Rioux de St-Ferréol-les-Neiges.

Le Comité a tenu au moins cinquante rencontres officielles de 1973 à 1981 inclusivement, et une dizaine de soupers communautaires, tantôt avec les dirigeants à l'occasion des tirages de Noël, tantôt avec les employés pour fraterniser et échanger sur les conditions de travail et les problèmes opérationnels. La plupart du temps, une personne-ressource soit de la Fédération, de l'Assurance-Vie Desjardins, de la Fiducie, de la Sauvegarde, de la Société d'assurance, figurait à l'agenda pour environ une heure et demie d'entretien et de discussions. Permettez la mention des personnes suivantes et j'en passe:

De l'Union Régionale (aujourd'hui la Fédération): MM. Raymond Baribeau, Jean Hébert, J.B. Duchesneau, M. Berthelot, Jacques Bertrand, alors aux services financiers, Camille Fleury, Gaston Dubé, André Desrochers, Bible des services techniques, René Robitaille, Benoît Bédard, Gilles Clermont-Ouellet, Jean-Marie Ouellet, président de la Fédération, conférencier invité, Raymond Blais, alors directeur général de l'Union, conférencier invité, Léonard O'Farrell, MM. Raynald Gasse et Gilles Allard, Jean Fréchette, Michel Guimont, Almancar Rodriguez, Hermann Normand, le spécialiste des employés en phase terminale.

Des policiers de la Sûreté du Québec, et M. Vincent Lapointe, de S.A.C.P. re: prévention, MM. Denis Jolicoeur et Adolphe White de la Sauvegarde, M. Michel Renaud, de la Fiducie du Québec,

LES CAISSES DE LA CÔTE

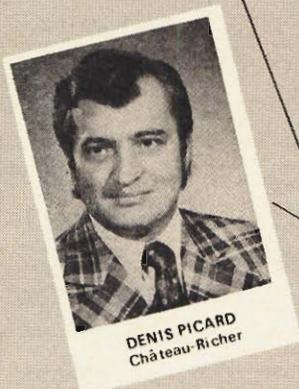
Actif.....
Prêts.....
Membres...



HENRI JEAN
Ste-Anne de Beupré



JACQUES POTVIN
Beupré



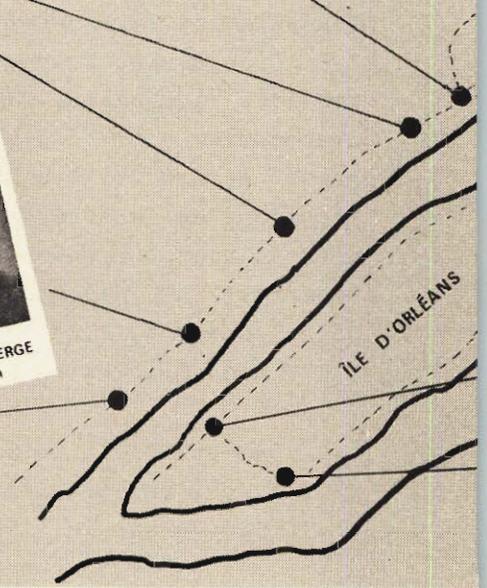
DENIS PICARD
Château-Richer



MME THÉRÈSE LABERGE
L'Ange-Gardien



EMMANUEL LEFEBVRE
Boischatel



**POPULAIRES
DE BEAUPRÉ**

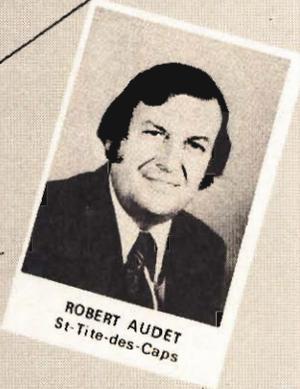
20,468,797.29

10,599,811.48

... 16,345



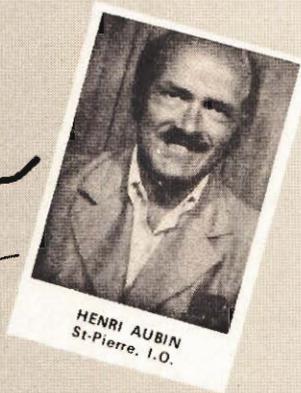
JEAN-PAUL LACHANCE
St-Ferréal-les-Neiges



ROBERT AUDET
St-Tite-des-Caps



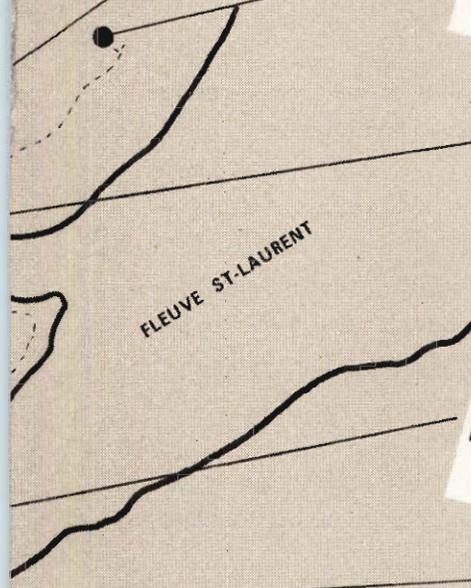
PIERRE LACHANCE
St-Joachim



HENRI AUBIN
St-Pierre, I.O.



RENÉ ROULEAU
St-Laurent, I.O.



FLEUVE ST-LAURENT

MM. René Massicotte, Michel Labrecque et Jean-Marc Beaulieu, de l'Assurance-Vie Desjardins, M. Patrice Goulet du Crédit industriel Desjardins, M. Jean-Paul Roy, de l'Assurance-Vie Desjardins, etc...

Je me souviens des cours lointains sur SOC, préparatoires à l'intégration sur l'informatique, cours donné par Raymond Blais, à la Caisse Populaire de Lauzon, M. L'Heureux etc...

Dans les années 60, plusieurs samedis étaient aussi consacrés à des cours à l'Université Laval, sur la coopération, les ouvertures de comptes, la comptabilité, le testament et les successions etc... A l'Institut Desjardins à Lévis, des cours intensifs d'une semaine ont aussi été donnés pendant plusieurs années consécutives et je vous assure que ces contacts étaient précieux.

Je dirais même qu'un recyclage continu et intensif constitue une ceinture de sauvetage contre les dangers toujours menaçants de la submersion.

Des rencontres spéciales ont aussi eu lieu dans les Caisses Populaires suivantes: Beaupré, Château-Richer, Boischatel, Montmorency, Villeneuve, Giffard, Beauport, St-Pascal, St-Albert le Grand, St-Thomas d'Aquin, etc... pour se familiariser avec l'avènement de nouveaux services: Epargne-retraite, Epargne-logement, Immatriculation des véhicules, Inter-Caisses, etc... Une série de cours ont aussi été donnés à Boischatel, au local de la Caisse et à l'école, sur la comptabilité, la fiscalité, etc. Je vous fais grâce des détails.

Simplement pour conclure et confirmer que souvent nos soirées et nos samedis étaient consacrés à des cours, sans rancune et sans regrets; c'était pour les Caisses Populaires.

NEUVIEME CHAPITRE

Gérard Côté et la Coopérative agricole

15 avril 1967, 4 hres du matin, une lumière s'éteint chez Gérard Côté, une voiture démarre et cinq minutes plus tard, une lumière s'allume dans l'entrepôt des instruments aratoires de la Société Coopérative agricole de l'Ile d'Orléans. La Sûreté Provinciale, en patrouille sur l'Ile, aperçoit la lumière, mais aucun ralenti de sa part; il est au courant que Gérard Côté en charge de la machinerie agricole, est déjà au travail. Chanceux, se dit-il, cet employé matinal a son après-midi libre. Mais non, Monsieur l'agent, vous n'y êtes pas; à dix heures du soir, une lumière s'éteint au garage des instruments. Un système de minuterie d'arrêt éteint la lumière sans doute? Non plus. Gérard Côté verrouille la porte et cinq minutes plus tard, Madame Gérard Côté, toujours souriante, s'affaire autour du poêle et de la table de cuisine pour un quatrième repas. Une autre journée vient de se terminer.

Né le 23 octobre 1902, à 65 ans, après 24 années de service apprécié à la Coopérative agricole, Gérard Côté, le maître-meunier, le maître-mécanicien, le machiniste, le plombier, le menuisier, l'homme à tout faire, réussissait ainsi à porter son salaire à \$100.00 par semaine, grâce à quelques heures supplémentaires. Je veux être bien compris, CENT DOLLARS.

Mai 1944, Gérard Côté (1) a déjà 25 ans d'expérience comme cultivateur chez lui, bricoleur, mécanicien, menuisier, plombier par ses soirs et ses fins de semaine, quand la Coopérative retient ses services pour le nouvel entrepôt de la Meunerie, à \$25.00 par semaine.

(1) Gérard Côté: informateur

Le bricoleur détestait le travail de la ferme au point de souffrir déjà d'ulcères d'estomac à 22 ans; une bouteille de lait l'accompagnait au travail des champs pour calmer les douleurs. J'ai bien dit, \$25.00 par semaine, pas question de temps supplémentaire. Comptez les heures avec moi. 7:30 hres a.m. à 6 hres p.m. tous les jours, six jours par semaine, sauf le vendredi, jour de marché, où l'entrepôt fermait théoriquement à 9 hres p.m. En pratique, la journée se prolongeait jusqu'à 11 hres p.m., et le couche-tard me raconte l'exploit incroyable d'un cultivateur en retard, décharger sa cargaison de cent sacs d'avoine à moudre, à MINUIT MOINS CINQ. A l'époque, me dit-il, en même temps que son épouse, "MANGER ET DORMIR C'ETAIT DU TEMPS PERDU". Incroyable, deux nuits par semaine sans dormir. Les plombiers et les mécaniciens étaient rares dans le secteur; Gérard Côté ne refusait jamais. Pas de barbier à St-Pierre; on allait sans gêne chez lui pour une coupe de cheveux à .25 cts. la coupe. Un petit surplus, ça ne se refuse pas quand on est quinze à table. Mais les ulcères ont le dessus et en 1947, c'est l'intervention chirurgicale parfaitement réussie d'ailleurs.

J'oubliais de mentionner un surplus à son salaire: son kilométrage, à .10 cts du mille, avec une camionnette souvent chargée de pièces, à destination d'un cultivateur, souvent dans des mauvais chemins de ferme, dans le haut et dans le "bas" des clos. Son kilométrage, dépréciation de la voiture incluse, devenait une dépense. De sorte que, l'homme précieux, l'indispensable, le père de famille à \$25.00 par semaine, devait déboursier en plus, pour retirer son salaire. Augmentation de salaire? Oui, à partir de 1948, l'Administration a décrété qu'à chaque année, les employés gagneraient \$5.00 de plus par semaine. Machiniste en plus, Gérard Côté était partout: Meunerie, machinerie agricole, beurrerie, Couvoir, poste de mirage etc... MEDECIN EN CHEF DE TOUS LES BOBOS.

En 1968, considérant que le doyen recevait chaque mois son chèque de pension de vieillesse, le Conseil d'administration lui fit part d'une diminution de salaire. Encore, en pleine forme, Gérard Côté, ramasse ses outils, jette un dernier coup d'oeil en arrière et rentre chez lui, sans escorte, sans trophée, sauf le plus brillant des trophées, celui du devoir accompli. Une retraite bien méritée venait de commencer.

Le lendemain matin, à 4 hres Monsieur l'agent de la Sûreté, en patrouille, ralentit pour vérifier l'absence de lumière à la machinerie agricole. La période des vacances, pensa-t-il?

Vers 1954, le personnel s'assemble en grand secret pour des revendications de salaire et une revision des conditions de travail. Le visage crispé, un refus formel de Cyprien Pelletier, alors gérant de la Coopérative, tout étonné d'une telle exigence de la part du personnel. Je me souviens de l'intervention appréciée de la maturité d'Etienne Paradis, en charge de l'entrepôt frigorifique: "On n'est pas des enfants d'école", i.e. qu'on a des yeux pour s'apercevoir de ce qui se passe. La Coopérative fermait ses livres avec des trop-perçus nets de \$14,000.00 en 1947, \$18,000.00 en 1948, \$17,000.00 en 1949, et \$21,000.00 en 1950, le chiffre ayant atteint \$761,000.00 avec 183 membres en 1950. Quelques années plus tard, un million d'affaires et des profits accrus, grâce surtout à l'entrepôt frigorifique. Les parts des membres, de \$50.00 qu'elles étaient, ont été portées à \$500.00 en 1948.

Ces lignes sont un hommage spécial à Monsieur Gérard Côté qui a donné sa vie à la Coopérative. Le secret de sa performance malgré des semaines de travail incroyables: "J'aimais cà la Coopérative pour en manger." Des paroles textuelles de coopérateur convaincu, n'est-ce pas! Une simple mention des ouvriers de la première heure et j'en passe: MM. Lionel Rousseau, Robert Côté, Wilfrid Nolin, Mlle Ernestine de Montigny, Mlle Estelle Côté, J. Guy Plante, Geo.H. Blouin, Pau-Eugène Chabot, et plus tard, Ferdinand Pouliot.

Un employé jovial nous garantissait du soleil six jours par semaine. Monsieur Paul-Eugène Chabot, maintenant courtier d'assurances et ténor bien connu, nous lançait des airs d'opéra, sans permission et sans accompagnement. Cyprien Pelletier, le gérant, non le MAESTRO, lui fait remarquer qu'il n'était pas payé pour chanter, mais pour travailler.(1)



P.E. Chabot au micro: "On ne t'a pas engagé pour chanter, mais pour travailler" p. 140 (1)



Famille Gérard Côté de St-Pierre (1)

(1) Gérard Côté: informateur



Famille Clément Prémont de Ste-Famille, ex-maire et ex-préfet (1)



Maison Clément Prémont (1)

DIXIEME CHAPITRE

Félix Leclerc et l'Ile d'Orléans

Mes dix années de service à la Coopérative agricole en particulier, (1945-1955) m'accordaient un contact précieux et enrichissant avec la nombreuse clientèle.

Un de mes meilleurs souvenirs, les vacances annuelles de Félix chez Joseph Pichette, son ami cultivateur. Félix ne manquait pas une course d'approvisionnement en grains et moulées, à la Coop, avec Jos. Pichette et sa pipe.

Le prestige de sa taille, l'assurance de sa démarche et son noble port de tête accompagné d'un sourire et d'une parole affable, ne manquaient pas de nous impressionner. C'est là, à la Coop, vers 1947, que j'ai connu Félix en personne: je dis en personne, sa renommée étant déjà à la portée de tous. Quel honneur pour St-Pierre!

Les racines de Félix sont à l'Ile, il le sait. L'âme de l'Ile d'Orléans l'a déjà conquis, on le sent. La nature le fascine: le fleuve, les montagnes, les sentiers, les labours, les bouleaux, et, vous l'avez deviné, le "Tour de l'Ile".



"Je t'attendrai sous le bouleau"

Félix Leclerc

ONZIEME CHAPITRE

L'Ile d'Orléans et la Politique

Sonder l'Ile d'Orléans dans ce domaine représente un défi et le lecteur devra se contenter de constatations et d'opinions personnelles, déplorant forcément l'absence de considérations savantes d'un politicologue. Je ne suis qu'un électeur moi-même, un observateur superficiel.

Comme je me réfère toujours aux décennies 30 et 40, il faut tenir compte des principaux partis en liste, soit le parti Libéral l'Union nationale ou le parti Conservateur et le Crédit social, des années 40 à 50. L'information et le degré d'aisance économique des électeurs, sont à la merci de la scolarisation et des contacts plus ou moins intenses avec l'extérieur, faisant ressortir les réalisations économiques d'un parti. D'autre part, le respect des coutumes et des valeurs du passé, maintient un degré de partisanerie à un niveau très élevé et le candidat en campagne électorale, doit en tenir compte au risque de mordre la poussière. (1)

Quant à la solidarité sociale des électeurs, ce phénomène doit orienter les pressions des candidats et de leurs agents; comme on se ballade sur une île de sorciers et dans un milieu rural spécial, le fait politique est d'abord le prolongement ou le substitut, selon le cas, des liens de parenté. Les liens de parenté à l'Ile étant très forts à cause de l'insularité et de l'homogénéité l'observateur averti pourra prédire le succès d'un parti par l'allégeance d'électeurs et d'organiseurs influents dont le poids de solidarité sociale est prestigieux soit par la parenté, l'homogénéité des métiers, la participation à des associations ou groupements d'entraide. Le phénomène d'insularité

(1) Parenté et Politique: par Vincent Lemieux

et de parenté est le phénomène d'émergence qui va influencer le résultat du vote même au scolaire et au municipal, et le candidat doit diriger sa voile avec délicatesse et psychologie pour contrer des obstacles d'ordre de solidarité sociale. Souvent, une personnalité très influente exerce en pratique une coordination au niveau de l'Ile, même sans mandat spécial à cet effet.

J'ai pu me rendre compte de l'influence énorme d'organisateur politique "pesant" dans certaines paroisses et ce poids fut d'autant plus conséquent, que les "pesants" auxquels je me réfère, ont pu exercer une activité très intense et très prolongée, même sous les cheveux blancs, proportionnellement à l'importance de leurs ramifications de parenté et d'homogénéité.

Saint-Pierre, aux élections fédérales et provinciales, a toujours voté majoritairement Conservateur ou National. A la fabrique et au scolaire, jamais d'élection ou presque; au municipal, rarement.

Le soir du scrutin allumait des feux pestilentiels en face de la demeure des coqs perdants. Les battus oubliaient les loups-garous et les feux-follets.

Ste-Famille a toujours voté Libéral massivement, sauf à partir de 1948, où le Député Yves Prévost de l'Union Nationale, sortit vainqueur de la lutte. Au municipal et au scolaire, on avait recours au scrutin presque à chaque année. A la fabrique, jamais d'élection. Mais le marguillier qui réussissait la meilleure quête au Jour de l'An, passait pour le meilleur homme. La générosité était dictée sûrement par l'attachement à l'Eglise, mais aussi par la parenté, l'aisance financière, et l'allégeance politique de la "tasse".

St-François, sensiblement même allégeance que Ste-Famille; on remarque un peu moins d'agressivité au municipal et au scolaire, mais votation régulière à peu près tous les deux ans. Si

les "bleus" gagnaient, on engageait un secrétaire "bleu"; quand les "rouges" l'emportaient, le secrétariat retournait chez le secrétaire d'allégeance libérale. Là aussi des feux pestilentiels, avec des queues de poireaux et des queues d'oignons... Dans les années 30, on note quelques élections de marguilliers: il y avait trois arrondissements qu'il fallait respecter: St-François sud, St-François nord, et Argentenay.

St-Jean: sensiblement même allégeance que Ste-Famille, sauf que la présence de nombreux pilotes en décembre et janvier, provoquait des luttes fréquentes aux élections locales. (1)

A St-Laurent, les allégeances s'approchent de St-Pierre, les libéraux y maintenaient cependant une légère majorité. Là comme ailleurs, l'arrivée de Yves Prévost comme député en 1948, provoque un scrutin National majoritaire. Aux élections locales, on remarque moins d'agressivité qu'à Ste-Famille ou St-Jean.

Ste-Pétronille a toujours été considérée comme paisible. Les élections municipales ne sont pas automatiques, et au fédéral, la majorité est toujours présente, en faveur des libéraux.

Une anecdote révélatrice: J'ai eu connaissance de l'intervention du bon "bleu" en présence d'un père de famille et de ses garçons, le Crédit Social travaillant très fort, à sa façon, dans la jeune population. Avec la solennité d'un évêque, il employa l'argument de la piété filiale, soit l'argument le plus fort en l'occurrence: "Voter contre son père, c'est pas chanceux". Cette façon de citer un des dix commandements de Dieu "Père et mère honoreras..." eut l'effet d'éteindre le feu sacré. La conscience devint soudainement songeuse.

Une organisation Nationale locale, à St-Pierre, choisissaient des ouvriers pour la Voirie ou le Pont de l'Ile et le choix devait

(1) Visage de l'Ile d'Orléans: Raymond Létourneau

être ratifié par un grand "Manitou" qui lança un avertissement solennel au téléphone, pour ébranler les poteaux: "Surtout, envoye moé pas des rouges".(1)

Ces brèves considérations sont un aspect bien modeste de la mentalité d'une population où on décèle des forces et des faiblesses. Résumons en affirmant un attachement profond aux traditions, aux coutumes de la famille et aux opinions de leurs congénères. Le fait de s'appuyer sur la tendance générale d'un groupe homogène semble indiquer un besoin de sécurité et le recours fréquent à la votation est souvent une menace à l'unité du groupe, à son efficacité et à sa stabilité.

Les considérations sont personnelles et je remercie les nombreux informateurs anonymes qui m'ont aidé à confirmer plusieurs faits. J'ai consulté avec profit le livre du politicologue Vincent Lemieux "Parenté et politique, organisation sociale dans l'Ile d'Orléans", d'autant plus que j'avais été appelé à fournir **des** extraits de registres à Monsieur Lemieux, lors de la préparation de sa thèse.

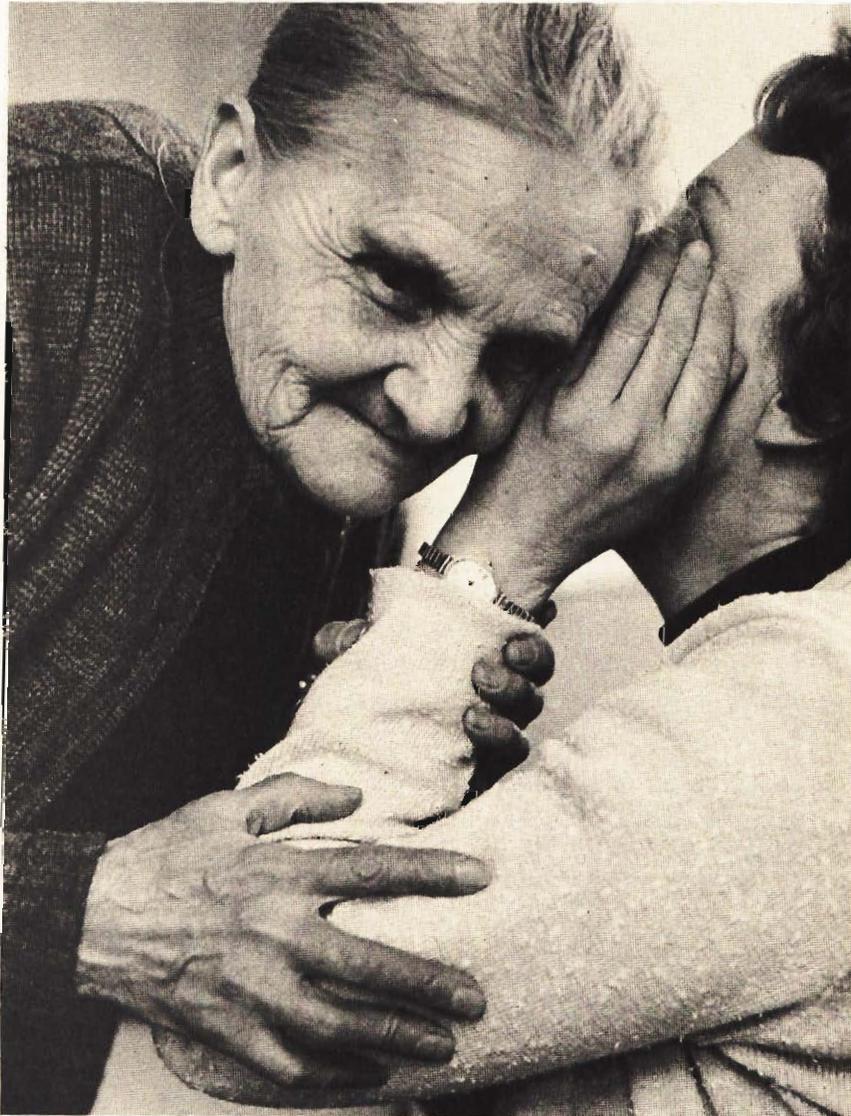
Est-ce que la boisson "coulait" en temps d'élection? Je dirais non. Parole de SORCIER. Il y a "couler" et "couler". Il y avait presque toujours des petits centres d'approvisionnement anonymes avec certains abus bien humains. "Souventes fois," les organisateurs, assurés des votes des amis habituels, se faisaient "couler" par une bonne traite gracieusement offerte par des organisateurs peu scrupuleux de l'opposition. C'est ainsi, qu'au lendemain d'une défaite, les électeurs présumément "achetés", subissaient la boutade: "Eh! y ont graissé tes roues".

Une bonne madame, veuve, âgée, dont le mari avait toujours été "bleu" m'a cerné à sa façon la mentalité politique des **gens** de l'Ile. "Mon mari a toujours été "BLEU" et il est mort "**BLEU**";

(1) Informateur: Camille Maranda

et quand le parti de l'opposition a pris le pouvoir, mon mari,
qui était "pris" du coeur, se promenait de long en large, le
soir du scrutin, avec la petite boîte de pilules en main et je
vous dis que

LE COEUR FATIQUAIT".



Si tu as compris l'âme de l'Ile d'Orléans, dis-le à grand'maman. (1)

DOUZIEME CHAPITRE

L'Ile d'Orléans et la dévotion à Ste-Anne

L'Ile d'Orléans et Ste-Anne de Beaupré sont deux mots reliés par l'immense trait d'union du fleuve St-Laurent. Quelques entrevues sur le boulevard des Cultivateurs à Ste-Anne, m'ont révélé qu'on devient très volubile au seul mot de "l'ILE D'ORLEANS", et celà avec des accents de sympathie qu'alimente la présence constante du paysage grandiose animé par la parenté, le voisinage et le métier de la terre.

Le printemps et l'automne, les nuages et la brume brouillent les communications, mais quand le rideau se lève, les "voiliers" des grandes oies blanches et des bernaches d'Amérique, amorcent une descente en douceur sur la plage pour un plantureux repas et des étreintes que les grandes ailes prennent bien soin d'envelopper. "Il te couvrira de ses ailes, sous ses plumes tu trouveras refuge comme un bouclier; sa fidélité d'enveloppera." (Ps 90 4-5)

Etes-vous amateur de concert en pleine nature? Je vous souhaite la faveur d'assister un jour au plus beau spectacle au monde: je vous entends interroger théâtre? Colisée? non pas, je m'excuse. Rendez-vous tout simplement sur le quai de Ste-Anne ou si vous préférez une tour d'observation, escaladez la côte, jusqu'au boulevard des Cultivateurs, munissez-vous de bonnes lunettes d'approche et surveillez le va-et-vient des oies blanches à l'époque de leurs vacances annuelles. D'immenses nappes blanches brillent sur les plages de l'Ile; et soudain, sans la permission de la tour de contrôle, l'immense "voilier" décolle en douceur vers Ste-Anne, caresse les vagues en glissant, et s'abat sur les grèves généreuses de Ste-Anne à la façon d'une giboulée.

Quelques instants de répit, quelques sondages gracieux dans les racines vertes, sous la surveillance des sentinelles et le "voilier" s'ébranle par petits groupes pour un autre endroit plus

généreux et c'est de nouveau la traversée sur le signal de l'hôtesse de l'air: on dirait des yeux du ciel pour mieux nous contempler.

C'est ainsi qu'un jour, debout, sans mouvement, sur l'extrémité du quai de Ste-Anne, j'ai assisté tout émerveillé à cette migration constante entre les deux rives et j'ai pensé que les oiseaux étaient porteurs de message constant d'amitié entre l'Ile et Ste-Anne, sans rameau d'olivier dans le bec bien sûr, mais du foin de grève aux arômes chantants des battures.

Trêve un moment de l'émerveillement de la nature et que la bordée des souvenirs et de l'histoire, pousse notre voile jusqu'aux parvis du Sanctuaire. Au moins soixante entrevues ici et là dans les paroisses de l'Ile auprès de personnes âgées m'ont appris jusqu'à quel point le pèlerinage annuel à Ste-Anne, faisait partie des coutumes, des traditions et des convictions religieuses. Quelques entrevues m'ont révélé que dans plusieurs cas, on ne se limitait pas seulement à un pèlerinage, mais à plusieurs visites par année. Pourquoi? La dévotion sûrement, le sacrement du pardon, parfois moins gênant et plus accessible, parfois des sermons moins endormants, des incursions de jeunesses en quête de fleurs nouvelles ou d'un bon repas à l'hôtel et des visites à la parenté. Pourquoi Ste-Anne? Pourtant les attractions de Québec sont à la portée de la main!

Pour bien comprendre le phénomène, il faudrait s'adresser d'abord au ciel où logent les mystères. Si les hauteurs vous donnent le vertige, remontons ensemble aussi loin que 1656, alors que, suite à des premières concessions faites par M. Charles de Lauzon, quatorze nouveaux colons s'établissent au nord-est du village actuel, Ste-Famille presque en face de Ste-Anne. Qui sont-ils? On le sait déjà, mais une répétition ici s'impose, c'est trop important. Et pour moi, c'est une symphonie que j'adore: Guillaume Beaucher dit Morency, Jacques Perrot, Robert

Gagnon, Claude Denis, Michel et François Guyion (Dion), Pierre Nolin, Pierre Loignon, Guillaume Landry, Simon Leureau (L'Heureux), René Mezeray, Jacques Bilodeau et Maurice Arrivée.

De 1657 à 1680, écoutez bien une symphonie inachevée: Jacques Asselin, Jacques Blureau, Abel Benoît, Jean Charest, Claude Francoeur, Nicolas Catrain, Nicolas de Launay, Grégoire de Blois, François Frichet, Mathurin Jalbert dit Lafontaine (Gerber), Nicolas Gendron, François Gaulin, Hélié Gauthier, Jacques Genest, Antoine Dionne (Guyonne), Jacques Mesnu, Jean Prémont, Antoine Pépin dit Lachance, Symphorien Rousseau, Hippolyte Thivierge, Abel Turcot, Robert Vaillancourt, Marc-Antoine Canac etc... L'arrivée du Régiment de Carignan en 1665, va assurer la sécurité des colons contre les incursions des Iroquois. La liste est forcément incomplète; il manque des notes à cette symphonie inachevée que j'appellerais "la symphonie de la création d'un peuple".

Comme l'arrivée de ces colons est à 90% des cas, antérieure à 1669, date de la construction de la première église de Ste-Famille, ces premiers colons appartenaient en fait à la paroisse de Ste-Anne de Beaupré dont la première chapelle date de 1658, et, en fait, le dimanche, à l'heure de la messe, plusieurs chaloupes, rames et avirons se ballotaient sur le rivage de Ste-Anne ou sur le rivage de Château-Richer. Les premiers livres de la Fabrique de Ste-Anne, nous mentionnent aussi que plusieurs colons de l'Ile payaient dîme à Ste-Anne. Donc, dès les débuts de l'Ile d'Orléans, la marée berce les premières dévotions, les miracles se multiplient, les pèlerins s'amènent pour des faveurs désirées et méritées en ces temps difficiles. On voulait bien revoir aussi l'abbé Thomas Morel premier curé de Ste-Anne et missionnaire ambulant sur l'Ile.

Gabriel Gosselin, le premier colon de l'Ile et un fervent de Ste-Anne, est guéri miraculeusement d'une longue maladie à Ste-Anne en 1684.

Pourquoi Ste-Anne? Il est toujours question des années qui précèdent la construction du Pont de l'Ile inauguré en juillet 1935, quoique le pont n'a pas refroidi la dévotion des générations des années 20 et 30.

Pourquoi Ste-Anne? Les communications sont relativement faciles et pittoresques. Du côté nord de l'Ile, environ deux kilomètres de voile ou de rame. Du côté sud, la marée descendante vous glisse sans effort jusqu'à St-François et la marée montante vous dépose à Ste-Anne. Le retour s'effectue aussi à la faveur des marées; ce qui explique que les dévotions étaient synchronisées au caprice du "montant" et du "descendant" du fleuve.

A Ste-Famille est ou à St-François nord, on est tout près, quelques coups de rame suffisent; le temps de chanter un cantique ou deux ou d'égrener quelques dizaines de chapelets. A St-Pierre ou Ste-Pétronille, pour les habitués de la rame, on traverse tout simplement tout droit pour le petit train du nord, "les chars". Si un pèlerinage s'organise au niveau paroissial, une chaloupe pouvant contenir trente pèlerins, lève l'ancre, s'approche du rivage, tend la main aux pieux pèlerins et une fois démarrée à la faveur du "courant", les cantiques et les chapelets lancent aux vagues berçantes un hymne d'action de grâce au majestueux fleuve St-Laurent, et quel spectacle que ce concert flottant entre ciel et mer, entre montagnes et prairies, les goélands se chargeant de la procession, le soleil levant, lui, à travers les feuillus, se charge des jeux de lumière. Pendant la saison d'hiver, aussitôt le pont de glace balisé, un tour chez le forgeron, et le cheval se dégourdit à vive allure vers le train du nord. Le curé Hallé, lui, était "greyé" de chevaux; un splendide cheval blanc à longue queue noire et pendant le Carême, à chaque année, il trottait les 40 milles en carriole aller retour. Une année, des malins de Ste-Anne coupent la queue du cheval. Violamment insulté, ce fut son dernier pèlerinage. Des témoignages recueillis auprès d'octogénaires, m'ont raconté à leur façon leurs pérégrinations pieuses annuelles.

D'abord, chaque paroisse organisait son pèlerinage annuel paroissial. Du côté sud de l'Ile, on retenait les services du bateau "Champion" ou "Ste-Croix", les principaux caboteurs du temps. Ces bateaux qui faisaient régulièrement la navette, entre les paroisses du sud de l'Ile et les quais de Berthier, St-Michel, Beaumont, Québec, etc... cueillaient les pèlerins à St-Laurent, à St-Jean, à St-François sud, s'arrêtaient parfois au quai de St-François nord et accostaient ensuite à Ste-Anne.

Plusieurs chaloupiers de St-Laurent et de St-Jean rendaient les excursions possibles au gré de la marée, en contournant le bout de l'Ile de St-François. Quelques noms de famille de chaloupiers: Lachance, Coulombe, Godbout, Bouffard, Noel, Fradette; à St-François, Jos. Allaire, Xavier et Siméon Allaire, Nap. Gagnon, Jos. Pruneau, J. Roberge, J. Lepage; à Ste-Famille, Zéphyrin Asselin, Adélaré Lemelin, Joseph Giguère, Gaudias Drouin; à Ste-Pétronille, Nap. Ferland; à St-Pierre, Saturnin Ferland, possédait une bonne chaloupe, mais le chaloupier par excellence, M. Edmond Tailleur, était un habitué du voyage et j'entends encore son épouse: "Quand mon mari était dans sa chaloupe, il était dans le ciel". Selon un témoin, le Capitaine Tailleur entonnait lui-même un cantique, aussitôt la chaloupe en marche. Evidemment, le jour même de la fête, le 26 juillet, on devait s'abstenir, le quai de Ste-Anne était littéralement encombré.

Voilà pour les moyens de communications: l'été en groupe, en croisière plus ou moins importante, suivant l'importance des bateaux; individuellement ou petit groupe, à la rame pour la simple traversée, en chaloupe à voile, à moteur plus tard, vers 1920, pour la croisière complète. L'hiver, aussitôt le pont de glace balisé, on en profitait pour amener les enfants; c'était moins dangereux qu'en chaloupe et les grelots chantaient la traversée jusqu'au "dépôt" i.e. la gare, ou la "station".

Une octogénaire, Madame Omer Vézina, me raconte qu'étant petite fille, elle avait tellement hâte de faire son premier voyage de piété, qu'elle n'avait pas "clos" l'oeil de la nuit.

La plupart apportait leur nourriture pour la journée et je vous assure qu'on engouffrait un gros déjeuner en vitesse. A jeun, depuis minuit, (Jeûne Eucharistique) le "ménage" (1) du matin à l'étable (le train), le grand air du voyage et la durée des offices, tout ce qu'il faut pour creuser un estomac qu'on ne pouvait pas "contenter" avec deux rôtis, des oeufs et un café.

Les clients de l'hôtel, les chanceux, étaient bien connus pour leur appétit; les hôteliers connaissaient bien les appétits des gens de l'Ile, mais quelques pèlerins moins gênés, s'assuraient au préalable d'un double service possible pour le même prix. Combien ça coûtait, des rôtis, des oeufs et un café? .25 cts.

Une famille en particulier, allait au complet à Ste-Anne chaque année le jour de la fête: une promesse suite à une guérison. Le 26 juillet, chaque année, mon père sortait son plus bel habit, sa chemise blanche et sa cravate; on savait que la fête de Ste-Anne passait avant les foins et le travail de la ferme.

Monsieur le Curé O. Savard de St-Pierre, allait aussi à Ste-Anne chaque année avec la chaloupe de Joseph Plante, son voisin. Révérend Monsieur le Curé, devait enlever ses bottines et ses bas, pour quelques pas dans la vase de grève, avant de monter dans la chaloupe, dans la Rivière du Moulin. Monsieur le Curé, était bien mortifié de montrer ses pieds nus aux membres de l'équipage, mais à St-Pierre, on se racontait en souriant scrupuleusement, qu'on avait vu les orteils de Monsieur le Curé.

(1) Expression insulaire: ménage = train

Monsieur Léonidas Gagnon, sur la grève chez lui, avait ainsi enlevé ses bottines, mais dans sa hâte de sauter dans la chaloupe ("flat") il oublie ses bottines sur le rivage de St-Pierre et une fois accosté au Petit-pré, il a dû emprunter des souliers d'un bon Monsieur Albert Letarte. Merci, Monsieur Letarte. "J'étais nu et vous m'avez vêtu". (Math. 25-31)

Un fait plus grave et plus gênant: un pèlerin déchire gravement ses pantalons en sautant dans la chaloupe au point qu'il a dû se rendre à l'hôtel en arrivant à Ste-Anne pour du fil et une aiguille. Malheureusement, au moment de la génuflexion à la Sainte Table, le fil improvisé s'est rompu et la pudeur la plus élémentaire le fit sortir des lieux saints en vitesse, non sans avoir déclenché le fou rire de ses compagnons.

Munis de grandes bottes à pêche, les hommes galants transportaient les mesdames dans leurs bras. On se disait tout bas "Profitez-en, ça arrive pas souvent". Mais malheur aux faux pas, on maudissait alors un bain forcé dans l'eau vaseuse. Les "créatures" scrupuleuses gardaient leurs bottillons en caoutchouc au risque de se faire montrer du doigt dans le Sanctuaire.

Les pèlerinages à pied précédés d'une lourde croix, sont dans la mémoire de tous les anciens. Les temps difficiles ont toujours fait agenouiller l'histoire. "C'est une croix qui de l'enfer nous garde" (Gounod).

"Récitez beaucoup de chapelets" (1). J'ai vu moi-même trois gros chapelets de Ste-Anne, très anciens, au moins quatre pieds de longueur, avec de très gros grains ronds ou en forme d'amande, le tout, terminé par une grande croix portant l'inscription "Souvenir de Ste-Anne."

(1) Fatima

Au centre d'accueil pour personnes âgées, j'ai vu dans la chambre d'une résidente octogénaire de Ste-Famille, deux chapelets sur le seuil de la fenêtre, et un autre dans ses doigts.

Pourquoi trois chapelets? Réponse: "Ici le chapelet de St-Antoine, ici le chapelet de Ste-Anne, et là le chapelet ordinaire." Dans une résidence deux fois centenaire, j'ai vu une statue de Ste-Anne de 5½ pieds de hauteur. "Souventes fois, les mamans accouchaient aux maisons, les annales de Ste-Anne sous l'oreiller. Quand ça allait bien, on disait: "Merci, Ste-Anne." Quand ça allait mal, on disait: "Maudit docteur". Une bonne madame chez qui je faisais mon enquête, m'a avoué que pour elle, c'était St-Gérard son protecteur, dans les cas d'accouchements. "Jusqu'aux saints qui se font compétition" dirait un farceur. Un groupe de jeunesses tannées de manger de ragoût, des crêpes et du lard salé, allaient à Ste-Anne pour un bon repas à l'hôtel et aller voir les "filles". "Changer, c'est pas voler".

Monsieur Xavier Allaire de St-François allait souvent à Beupré et à Ste-Anne pour écouler les produits de la ferme et il revenait avec des médailles de Ste-Anne qu'il distribuait aux familles. Une bonne madame de St-François m'a raconté avoir abonné aux annales à ses frais, toutes ses filles, à l'occasion de leur mariage. Un cadeau précieux pour la terre et le ciel.

Une autre dame de 83 ans, m'a raconté avoir vu de ses yeux vu, un "vrai" miracle, le jour de la fête, à trois heures, durant la procession du St-Sacrement. Il s'agissait d'un sourd-muet de naissance de 15 ans, qui s'est mis à parler le langage de ses parents au moment du miracle. "Alors, les yeux des aveugles seront ouverts et la langue se déliera" (Is. xxxv - 6).

Madame Pierre Méthot (Agnès Côté de l'Ile d'Orléans) qui a demeuré à Percé plusieurs années, m'a raconté qu'à la fête de Ste-Anne, le 26 juillet, tout le monde escaladait le Mont Ste-Anne à Percé, pour une messe en plein air en présence d'une immense statue de Ste-Anne. "Cà prenait une heure et demie" à

pied pour atteindre le sommet. Barachois, La Malbaie, Cap d'espoir, et les environs s'unissaient aux gens de Percé. On avait confiance à la présence des Annales pour le succès d'un évènement et le fait suivant vous fera peut-être sourire; il est tout de même révélateur.

Les cultivateurs du temps, hivernaient quelques vaches, deux chevaux, des moutons et au moins une truie portière dont le succès de la mise-bas s'inscrivait comme un évènement important pour la subsistance de la famille. Une personne âgée du village de St-Pierre me fait part qu'on fixait les annales de Ste-Anne avec un clou dans l'enclos destiné au succès de la mise-bas. Ça se parlait bien gros dans le village qu'un "tel" avait une belle portée de porcelets dans son étable.

A peu d'exception près, toutes les familles sont abonnées aux Annales. Une famille m'a révélé avoir effectué des réparations dans les murs de leur maison deux fois centenaire vers 1978 et parmi les débris de démolition, des ANNALES de cent ans.

Madame Jean Goulet fut zélatrice à St-Pierre pendant cinquante ans. Extrait du journal "L'action Catholique" en 1955, avec photo de Madame Imelda Paquet Goulet: "c'est en effet à la fin de mars 1905, que Madame Jean Goulet mariée en 1903, succédait à Louis Tardif, au service des Annales. De 40 qu'il était, cette dévouée Madame a porté à 145 le nombre d'abonnés dans cette paroisse d'un peu plus de 100 familles. Le R.P. de Montigny C.S.S.R., directeur des Annales, est lui-même de St-Pierre."

A St-Jean, Madame Raymonde Bonenfant est zélatrice depuis 40 ans, ayant succédé ainsi à Madame F.X. Dupuis. A St-Laurent, Madame Berthe Bouffard est aussi zélatrice depuis 35 ans. A St-François, Mlle Marie-Anna Lepage, zélatrice depuis plusieurs années, est maintenant remplacé par Madame Alfred Allaire. A Ste-Famille, les Annales sont dans les foyers grâce au dévouement

de Madame Eudore Morency et ses collaboratrices. A Ste-Pétronille, la bonne Ste-Anne est populaire. M. le Curé Paradis était originaire de Ste-Famille. A St-Pierre, Madame Rachel Jalbert de Montigny, zélatrice depuis 1955, me confirme qu'elle compte trois abonnés dans une même famille. "A certains endroits, on n'est pas riche me dit-elle, mais l'abonnement aux Annales, on ne le laisse pas, c'est sacré." Elle m'a raconté deux guérisons connues grâce aux annales. Une dame de 70 ans, a franchi à pied, la distance de St-Sauver de Québec à Ste-Anne, en tête de la procession portant une lourde croix à tour de rôle.

Le Séminaire St-Alphonse des Rédemptoristes (le Juvénat), est l'alma mater de plusieurs vocations à l'Ile d'Orléans, et la présence des élèves au Juvénat du cours classique attirait le va-et-vient de la parenté et des amis au parloir et on en profitait pour faire ses dévotions.

Quelques noms de famille qui sont dans les registres du Séminaire: Leclerc, Ferland, Rousseau, Paradis, De Montigny, Aubin, Gosselin, **Roberge**, Lachance, Côté, Plante, etc...

J'ai le goût de vous chanter un chant pieux pour conclure: "Vers son sanctuaire depuis 300 ans, la Vierge à sa mère, conduit ses enfants".



Famille Lucien Morency de Ste-Famille (Beaucher dit Morency) (1)



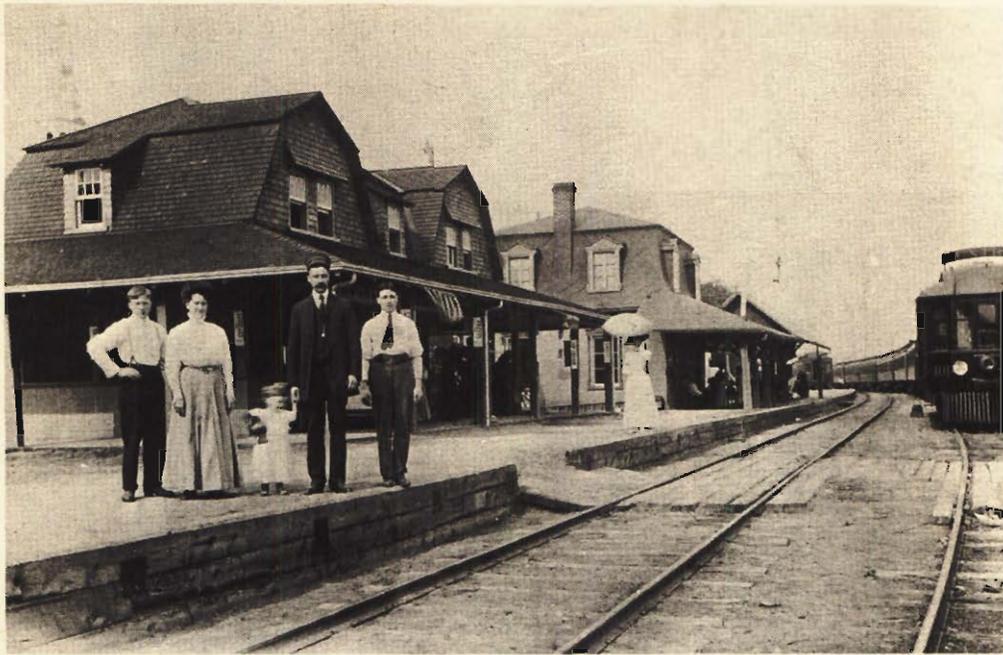
Famille Emile Nolin de St-Pierre (3)



Famille Antonio Dion de St-François (1)



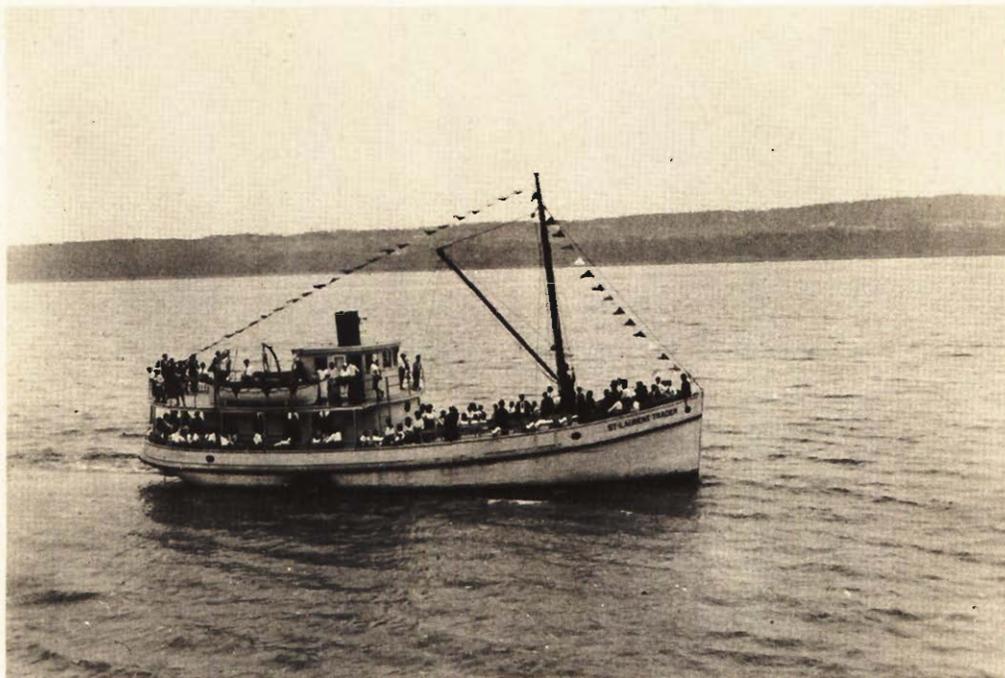
La Basilique avant l'incendie de 1922 (5)



La gare et le train des pèlerinages (5)



Bateau accosté avec golettes (5)



Goellette de pélerins à Ste-Anne (5)



Le retour des pélerins (5)



L'arrivée au quai et la procession vers le sanctuaire (5)

TREIZIEME CHAPITRE

Anecdotes diverses

Curé Charles Hallé

Quelques anecdotes au sujet de l'abbé Charles Hallé, originaire de St-Roch de Québec, curé de St-Pierre de 1876 à 1913, soit 37 ans de règne particulièrement pittoresque.

Originaire de St-Augustin, son prédécesseur, l'abbé Jos. Tardif a régné de 1842 à 1875, soit 33 ans. Ces deux règnes très longs ont sûrement contribué à façonner la population. Autant le règne de l'abbé Tardif fut apprécié, autant celui de l'abbé Hallé fut l'objet de commentaires discrets. Les deux prêtres se ressemblent sur un point: le RIGORISME.

Physiquement, l'abbé Hallé mesure six pieds, l'abbé Tardif, à peine cinq pieds. L'abbé Hallé est d'origine urbaine, l'abbé Tardif, d'origine rurale. Tous deux, appartiennent à une famille de trois prêtres. Tous deux ont laissé une réputation de bons pasteurs, très près de leurs brebis, avec leurs qualités et leurs défauts. Loin de nous l'intention de faire allusion au caractère sacré des fonctions. Quand j'étais jeune, on disait autour de nous, que "manger du prêtre, comme manger du médecin, ça se digère mal". (1) Mgr Gosselin, "A travers St-Pierre I.O." a connu Chs Hallé au petit Séminaire en 1861, comme régent de la petite salle. "Il était ni populaire, ni impopulaire. Ce demi-géant, l'oeil sévère et la voix rude, un Samson, moins les cheveux, était réellement pauvre de magnétisme; aussi son peuple le craignait plus qu'il ne l'aimait." (2)

(1) Informateur: Gérard Gosselin

(2) A travers St-Pierre I.O. par Mgr Gosselin

Aussitôt ordonné, il est nommé à Beauceville pour un court séjour. Il était curé à St-Sébastien quand il fut nommé curé à St-Pierre en 1876, pour y demeurer. "Pas écrivain" pas "sorteux", tout son temps était consacré à sa paroisse, son presbytère, son jardin, son verger, sa petite grange, son écurie, sa voiture et son cheval. Des anciens m'ont dit tout bas et avec respect, qu'il avait peur des mourants; ce qui expliquerait certains de ses comportements. Le fait d'avoir grandi dans les rues de Québec expliquerait aussi certains de ses agissements en milieu rural. La solitude pèse lourd sur le Curé de campagne. Qui peut mesurer la solitude du prêtre seul avec son bréviaire? Selon James Lynch, spécialiste des maladies psychosomatiques, "au fond de chaque adulte solitaire, il y a un enfant qui pleure".

Généreux, il défraya lui-même la majeure partie du coût des cloches et il se chargeait parfois du coût de la pension des jeunes filles pauvres au couvent de Ste-Famille.

Quand il allait aux écoles pour les confessions, les enfants se cachaient. Sur le refus de M. Hallé pour des raisons inconnues, à quelques reprises, les parents d'un nouveau-né ont dû rebrousser chemin et se rendre à St-Laurent pour le baptême. Appelé à au moins deux reprises au chevet des mourants, il refusa de franchir le seuil de la porte pour les dernières onctions. On fit appel au curé de Ste-Famille. Une poule du voisin traversait parfois dans son jardin. Un bon remède: il lui tordait le cou et la poule ne revenait plus. Durant sa messe, un crachat l'incommodait? Un crachoir en pin, en forme d'auget, trônait sur le parvis du choeur, près de l'autel. A la messe, il consacrait juste le nombre d'hosties réservées. Il faisait parfois la vie dure aux servants de messe. Jean Goulet, son voisin, servant de messe turbulent, commit une fredaine dans le choeur. La sentence sans procès: "DEHORS". En plein milieu du chemin, il ne se "rangeait" pas pour laisser passer les autres voitures. Il était impressionnant à voir dans sa voiture d'été ou sa carriole, tenant les cordeaux raides d'un superbe cheval blanc, vigoureux et colosse comme son maître.

Marguerite Godbout, sa ménagère, tenait les cordeaux raides dans le presbytère, et son intervention évita au curé des gaffes irréparables. Quand la colère le secouait, il parlait tout seul et disait: "Charles, choque toi pas, Marguerite va s'en aller." (1)

On vous aime quand même, Monsieur le Curé; un prêtre c'est un homme, mais c'est d'abord un prêtre.

Faits divers et incidents

Les anecdotes suivantes sont une énumération pure et simple de réminiscences personnelles et de situations, de faits, d'incidents que j'ai recueillis au hasard des contacts et notés à mesure.

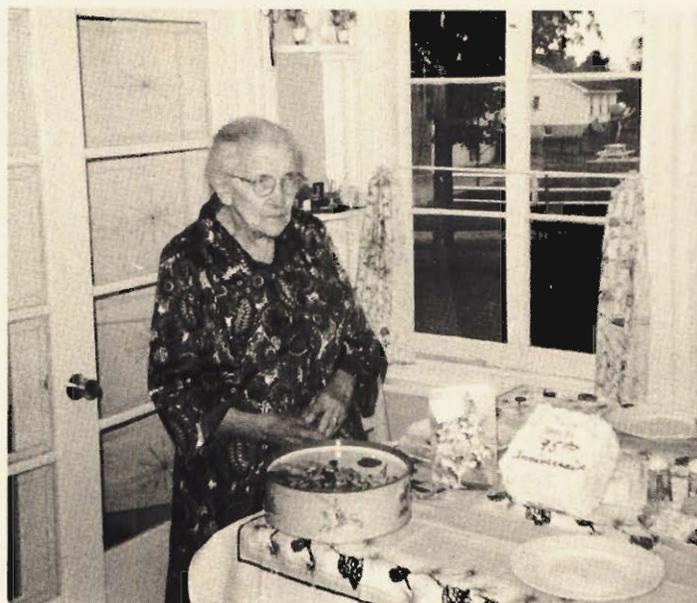
Quelques personnes âgées m'ont confessé que la période des veillées se situait entre Noël et le Carême et ensuite, on allait à confesse en ville. Les Gosselin et les Labbé de St-François passaient pour les meilleurs danseurs de l'île. (2)

Eudore Létourneau, un bon "rouge" de Ste-Famille, rencontre son grand ami, Joseph Maranda, un bon "bleu", tout juste remis d'une crise de coeur très grave. Eudore s'adresse à son ami: "Tu as été ben malade?" "Oui dit Joseph Maranda, et j'ai entrevu le ciel tu "saras", et y avait pas un "rouge" d'arrivé."

Une pauvre dame âgée de 93 ans, fut six ans pensionnaire gratuitement, chez les Soeurs du Bon Pasteur, à St-Laurent, à l'âge de ses études. Mère de 15 enfants, sans docteur, veuve à 55 ans, à trois milles de l'église, n'a jamais manqué la messe le dimanche. Je l'entends encore, et je n'en reviens pas.

(1) Informateurs: Louis **Gagnon**, G. Aubin, J.B. Ferland, Paul Godbout, etc...

(2) Informateur: Chs. A. Giguère



Auxillia Aubin, sage-femme décédée à 99 ans (St-Pierre) (1)



Obéline Aubin, sage-femme de St-Pierre décédée à un âge avancé
Louis Ferland, Mde Louis Ferland parents du Rév. P. Armand Ferland
CsrR (1)



Mon père - à l'arrière-plan le magasin Herméline Gagnon p.97 (1)



de gauche à droite: Marie-Anne Pichette-Mde Agnès Côté- Mde Omer Vézina, de St-Pierre (4)



Un érable de deux cents ans, 3½ pieds de souche. "Il vaut mieux que je parte afin que les autres grandissent." (1)



Nous respirons vers Dieu la prière du sol (abbé Lionel Groulx) (1)

"Ils seront deux dans une même chair" Epître St-Paul aux Ephésiens
5 22-23



Famille Albert Simard de St-Pierre; la première à adopter l'Ile
en 1943, après le pont de fer. (1)

Quelques noms de sage-femmes de St-Pierre: Madame Alphonse Asselin, Scholastique Aubin, Obéline Aubin, Auxillia Aubin, toujours gratuitement. St-François: Madame Désiré Asselin, Madame Olivier Labbé, Madame Régis Labbé, Madame Joséphine Guérard, Madame Eugénie Blouin. St-Laurent: Madame Goulet, grand-mère de André. Ste-Famille: La mère de M. Ubald Prémont se rendait utile.

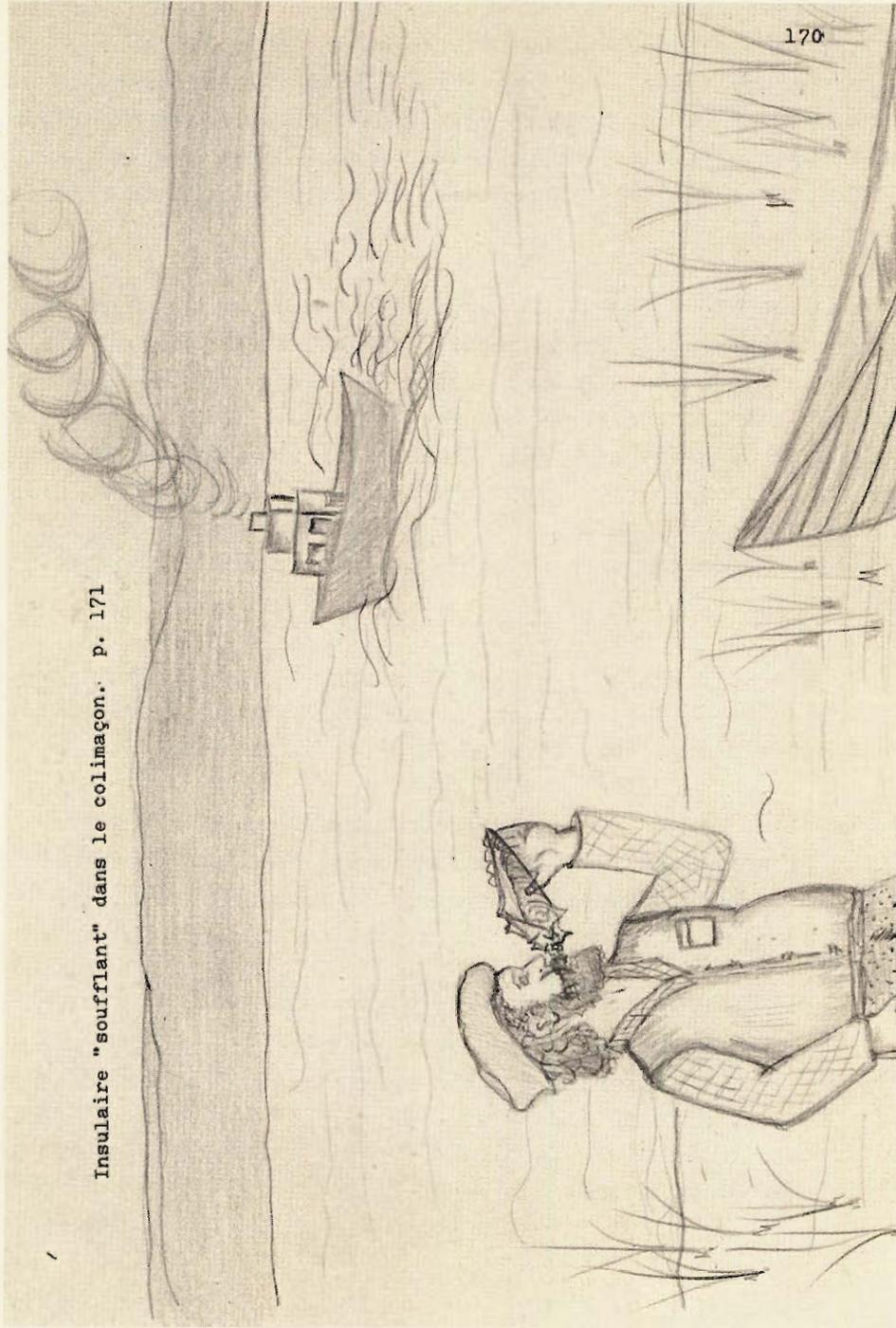
St-Jean et Ste-Famille: les docteurs résidents assuraient leurs bons services. Paul Godbout, est né le 15 janvier 1912 avec l'assistance de Obéline Aubin, à 4 hres du matin. Son père Louis est parti chercher le Docteur Villeneuve à l'Ange-Gardien, sur le pont de glace avec Rémi Plante, son beau-frère, responsable du Pont. Mais la partie du pont à charge à l'Ange-Gardien n'étant pas encore balisée, Rémi Plante n'osa pas s'aventurer plus loin et on fouetta le cheval vers Obéline, à l'Ile, plusieurs milles plus loin.

Madame Omer Vézina, a donné naissance à vingt enfants avec les bons soins du docteur Alph. Bonenfant. A chaque évènement, la maisonnée déménageait chez Louis Pichette le voisin.

Léonidas Gagnon, accompagné de Joseph Gagnon, a traversé à Château-Richer, vers 1905, en pleine nuit, en "flat" chercher le docteur pour un accouchement et après la maladie, il retourna en "flat" reconduire le docteur. Le compte du docteur? Devinez: \$2.50.

On ne voyageait pas toujours en première classe. Plusieurs enfants d'école allaient à l'école en traîneaux à chien. Madame Marie Pouliot, mère de Albert Giguère, allait à Québec en charette. L'hiver, pas de mitaine, la figure exposée au froid, les oreilles à l'air, jamais un rhume.

Insulaire "soufflant" dans le colimaçon. p. 171



Les gens de Ste-Famille étaient très fiers de leurs chevaux et de leurs carrioles doubles. (1) Monsieur Albert Giguère m'a raconté les courses spectaculaires de chevaux. Les champions: J.C. Marquis, Mathias Létourneau et Joseph à Moïse Létourneau etc...

Un sujet plus funèbre, le respect aux morts. Quand il y avait quelqu'un sur les "planches", pas très loin de l'école, on voyait passer une procession d'enfants d'école pour une prière au domicile du défunt. Le soir, les paroissiens se rendaient prier au corps. Une équipe de jeunes volontaires passait la nuit à veiller et dire le chapelet, aux heures. Parfois, garçons et filles en profitaient pour se rencontrer et se conter fleurette.(2)

Avant le téléphone, on communiquait entre rives en "soufflant" dans un "colimaçon", un genre de gros mollusque de mer, d'environ 12 pouces de longueur, tourné à l'intérieur de façon à projeter la voix très loin. On trouve, m'a t'on dit, ce genre de mollusque sur la basse côte-nord. Saturnin Ferland de St-Pierre, chaloupier à voile, faisait volontiers des voyages "sur appel". (2)

Les jeunes de l'Ange-Gardien qui désiraient traverser à l'Île "soufflaient" ainsi vis-à-vis chez le Père Saturnin et quelques minutes plus tard, une chaloupe à voile traversait au "nord". \$1.00 le voyage.

Monsieur F.X. Lachance de St-Laurent, né à l'Île aux Canots, à 1½ mille de l'Île aux Grues, le 27 août 1897, me raconte que la famille Lachance était la seule famille sur l'Île aux Canots, et qu'ils communiquaient ainsi avec les gens de l'Île aux Grues, où ils allaient à la messe. Ils appelaient cela "souffler" dans le colimaçon. Monsieur Lachance a toujours refusé de cacher dans le sable des îles, des barils de boisson de contrebande de St-Pierre et Miquelon. Une goélette ancrée au large vis-à-vis l'Ange-Gardien

(1) Informateur: Lud. Prémont

(2) Informateur: Alex Roberge et L. Ferland

et les gens de l'Ile s'y rendaient en cachette chercher les barils de précieux liquide. La meilleure "traite" était réservée au plus fort qui réussissait à transporter un baril tout seul, sans aide. Si Monseigneur de Laval avait vu celà?

Chaloupier de père en fils, Monsieur FX Lachance est toujours actif dans sa boutique, décorée de chaloupes. Pierre Godbout, père de Louis, fabriquait aussi des chaloupes et bon menuisier, il dirigea les travaux de la sacristie en 1900. Le Curé de St-Pierre, Chs Hallé était lui-même à maçonner la brique, quand un confrère-curé se présenta pour se confesser. L'abbé Hallé leva la main, non pour l'absoudre, mais lui indiquer le chemin vers le curé de Ste-Pétronille. Selon lui, la brique et l'absolution n'allaient pas ensemble.

A l'instar de son ancêtre, Alexis, tonnelier, Louis Godbout pratiquait tous les métiers: forgeron, charpentier, chaloupier, comme son père Pierre. Il fabriquait des tombes en bois blanc et il se couchait à l'intérieur pour les essayer. Monsieur Edmond Lachance, rendait aussi ce service là. Il demandait à sa femme de se coucher dedans pour les ajuster à la taille d'une défunte: les FRISSONS du tombeau. D'autres fabricants de tombe, tous gratuitement, Joseph Emond et Léon Aubin.(1)

Les Godbout fabriquaient des sleighs et des traîneaux, des charettes et tous les "gréments" inimaginables en ces temps-là. Ami de tout le monde, après la grand'messe, l'ancêtre Godbout arrêtait à toutes les portes pour "placotter", de sorte qu'il arrivait chez lui, à pied, à la fin de l'après-midi.

Madame Edmond Tailleur témoigne que les voisins de son entourage se fréquentaient chaque semaine.

(1) Informateurs: Madame Blanche Larrivée, Alph. Aubin,
P. Godbout, F.X. Lachance



Course de Chevaux , p. 171

Un fait vécu dans une chambre à coucher.

Pas une histoire d'amour hélas. Les oreillers et la couchette auraient pourtant bien d'autres faits à nous raconter.

Un bon monsieur, de l'ancien temps, gardait son magôt d'argent sous son oreiller. Il n'avait pas confiance aux banques ou aux caisses. Le garde du corps? Un gros fusil chargé à plein à la tête de sa couchette. J'ai bien connu le bon monsieur et il m'a raconté, sans droit de réplique, qu'il était le propriétaire inviolable de ses biens et qu'il déchargerait son arme sans avertissement, sur le premier venu non identifié.

Je songeais en moi-même: des vestiges des déprédations de l'Intendant Bigot avant la conquête, ou des vestiges du saccage des Anglais, durant le "siège" de 1759.

Pierre Marquis de Ste-Famille a fabriqué sa propre tombe, ainsi que celle de son épouse. FRISSONS!

A la guerre des Anglais, juillet, août et septembre 1759, les "vieux" disent encore le "siège", la famille Godbout cacha dans le bois, près d'un gros arbre, une grande armoire de style, remplie de couvertures et de linge de toutes sortes, pour éviter qu'elle ne tombe dans les mains des Anglais. Au retour du refuge de Charlesbourg, après la conquête, les cendres de toutes les maisons incendiées fumaient encore, la famille Godbout trouva l'armoire en noyer blanc, mais vide et calcinée. L'armoire vit encore quelque part chez un antiquaire. Domage!(1)

Un coup d'oeil sur les registres du temps et mesurons un seul aspect de l'ampleur du désastre en 1759, et celà, pour St-Pierre seulement:

(1) Informateur: Paul Godbout

	Baptêmes	Mariages	Sépultures
1759	6	0	8
1760	11	5	38
1761	10	8	5
1762	20	5	3

Quelques endroits où quelques semaines étaient consacrées aux corvées de bois de chauffage, l'hiver: Francis Côté, O. Tailleur, D. Morency, Ed. Gendreau, M. le Curé, Madame Cyrille Goulet, J.B. Ferland, Olivier Vézina. Récompenses? Des histoires de sorciers, du vin du pays partout, et une bonne chaudière d'eau glacée aux boeufs, et aux chevaux. . .

Tout le monde avait peur des morts à l'époque, je veux dire les peureux, et ils étaient nombreux. Pour "renchérir", un malin s'habillait en fantôme blanc debout en plein cimetière. La panique dans le village. Ceux qui étaient absolument obligés de passer dans le chemin, filaient à une vitesse de chevreuil, sans surveiller le radar.

Pour cerner de plus près la mentalité de l'Ile: une anecdote puisée à St-François.(1) Napoléon Gagnon, né et élevé à St-Pierre s'installe à St-François en 1897, se marie à Marie Roberge, de l'Ile aux Reaux (soeur du R.P. Roberge C.S.S.R.) en 1898, passe sa vie à St-François et décède en 1963. Eh! bien, encore sur ses vieux jours, Napoléon Gagnon se faisait traiter de "rapporté de paroisse" en temps d'élection. N'est-ce pas que les insulaires-sorciers prenaient du temps à accepter quelqu'un comme un des leurs?

Un bon curé de St-François profitait de la présence des dames au travail agricole le long du chemin, pour engager une conversation pastorale et prodiguer des encouragements; mais si les

(1) Informateur: Hélène Gagnon

travailleuses portaient le pantalon, il baissait les yeux et passait tout droit. Madame Joseph Maranda profitait du gros repas du Jour de l'An pour collecter les abonnements à l'Oratoire de St-Joseph et N.D. du Cap; une façon de bien commencer l'année.(1)

La réputation des Sorciers de l'Ile? Il faut se limiter, un livre complet sur le sujet ne serait pas suffisant. Certains hommes ou femmes avaient le don d'arrêter le sang et le mal de dents. En vertu de quels secrets? Le secret peut se transmettre mais pas à une personne de sexe différent, et, un détail, il ne fallait pas dire merci. (2)

Un autre tour de Sorcier: M. Pierre Marquis de Ste-Famille, était propriétaire d'étalon ainsi que Alphéodor Blouin de St-Jean. On s'y rendait pour l'accouplement des juments. Un malin lui joue un tour et lui amène un cheval au lieu d'une jument. L'étalon se cabre à dix pieds dans les airs et se livre à une ruade classique. Pierre Marquis: "Tariéu, c'est pas une jument, c'est un cheval."

Religion

Oublions pour le moment les superstitions. Les gens de l'Ile sont religieux, on le sait. Prière en famille, prière avant et après les repas, messe du dimanche, premier vendredi du mois, respect et vénération du prêtre, chapelet, l'Angelus etc... Une résidente très âgée que j'ai le privilège de saluer souvent au Centre d'accueil, me supplie chaque fois, moi, un simple laïc, de faire des pressions pour une messe chaque jour. Je n'ai jamais vu une si grande foi chez-nous.

(1) Informateur: Camille Maranda

(2) Informateur: Paul Godbout

"Un prêtre c'est fort", me disait un ancien; appelé sur les lieux d'un incendie, le feu s'éteint mystérieusement. Appelé au chevet d'un mourant, le prêtre affirme que le malade va s'en tirer; quelques jours plus tard, le malade est sur pieds. Lors du fameux incendie Gérard Légaré, en plein village, j'ai vu moi-même le prêtre W. Moreau, escalader les escaliers de la résidence David Morency et le feu recula sous la puissance du prêtre. Heureusement, des chaudières d'eau de Marius Ferland et de ses aides prêtaient main forte à l'eau bénite. (1)

En 1961, lors du fameux incendie Jean Goulet, voisin immédiat de l'église neuve, le feu s'attaque à l'église. Le prêtre J.E. Lét. s'interposa; le feu dut battre en retraite. Marius Ferland, avec ses aides, était encore là sur le dernier barreau de l'échelle avec un boyau d'arrosage. Mais, sur le perron de l'église, le prêtre Létourneau leva les mains au ciel pour commander au feu de s'éteindre et l'église est sauvée. Epître de St-Jacques: 5, 13-16 "Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et la prière de la Foi sauvera le malade."

Avant les semences, avant les récoltes ou avant une construction: le signe de la croix et la récitation des Litanies.(2)

Rions un peu. Un bon cultivateur, pas nerveux, avait la réputation de ne jamais terminer au bout ce qu'il commençait; un jour, une corvée s'attaque chez lui à la construction de sa grange à Ste-Famille. On commence par les Litanies: Ora pro nobis, ora pro nobis, ora pro nobis etc... Un moqueur, au lieu de répondre "ora pro nobis", marmotait: "est pas près d'être finie, est pas près d'être finie, est pas près d'être finie"...

(1) Informateur: P.E. Gosselin

(2) Informateur: Louis Gagnon, Gérard Aubin

Exhumation de Mgr Desgly

Un souvenir funèbre: l'exhumation de Mgr Desgly en 1969. La paroisse s'inclina devant les désirs du Cardinal Roy: rapatrier les restes de l'ancien Evêque de Québec dans la crypte de la Basilique, de Québec. Mais quand l'entrepreneur des pompes funèbres démarra vers la Basilique, avec les restes du successeur des Apôtres, c'est comme s'il nous avait arraché le coeur de la poitrine.

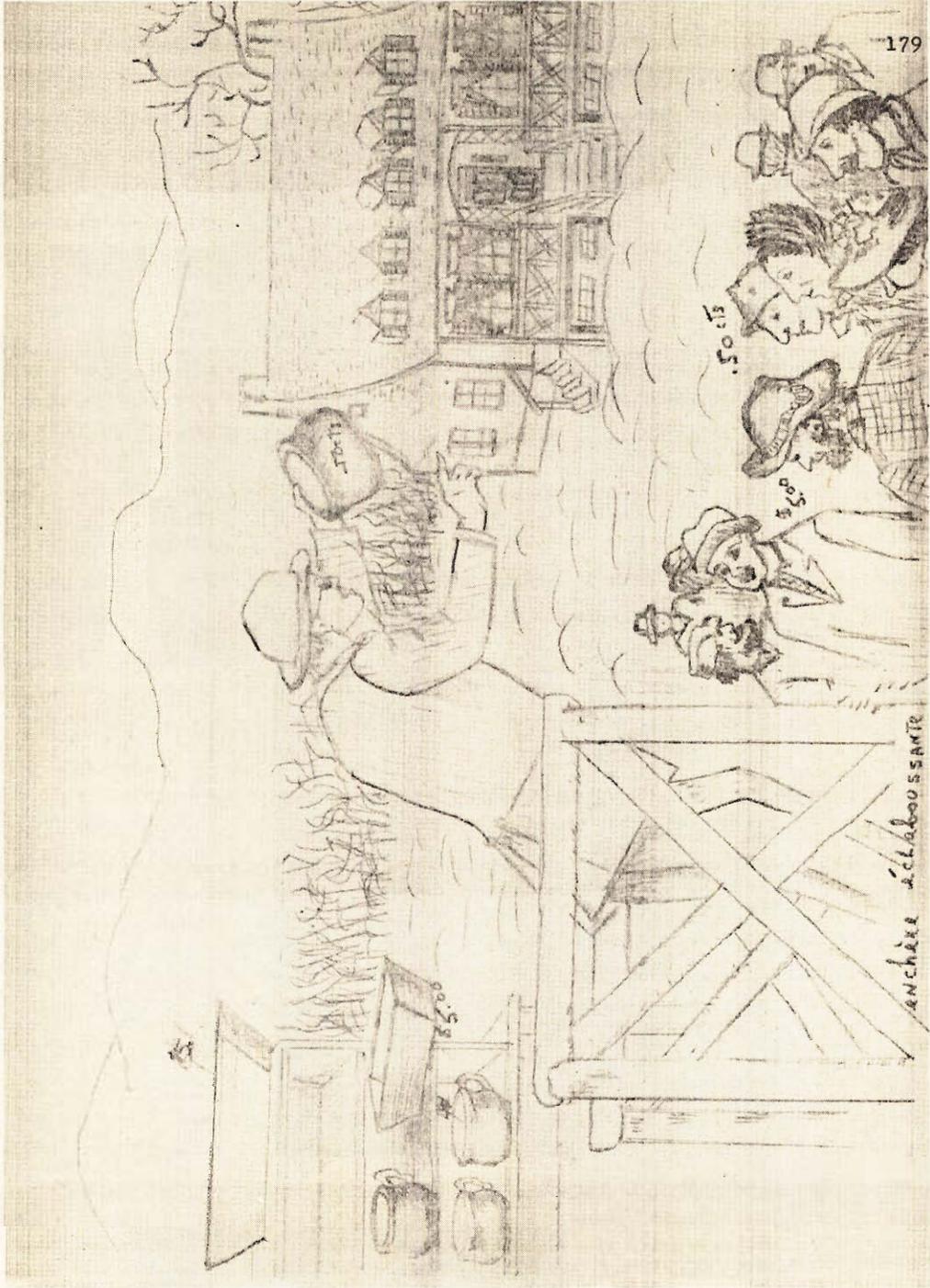
Heureusement, qu'un peu de poussière sacrée de l'ancien Evêque de Québec monte la garde dans le choeur de l'ancienne église de St-Pierre, devenu siège épiscopal du fait de la résidence de l'Evêque en ces lieux. Des paroissiens, en grand secret, au cours des procédures d'exhumation, ont réussi à recueillir quelques parcelles de la dépouille mortelle.

Enchère éclaboussante

Tenez-vous bien: les lignes suivantes poussiéreuses sont terre-à-terre mais savoureuses à leurs façons. C'est notre poussière enfin, ce n'est pas de la poussière étrangère. Elle vous fera peut-être éternuer, mais ça fait du bien parfois, un bon éternuement. Ca fait intervenir le mouchoir, mais ça nous rappelle nos origines. (1)

Après la construction du presbytère neuf en 1960, on procéda à la vente à l'enchère de l'ameublement du vieux presbytère; certains articles datant du dix-huitième siècle: des chaises, des tables, des sets de cuisine, des vaisseliers, des crachoirs d'église, de jubé et de sacristie. Le tout s'est vendu à des prix dérisoires.

(1) Informateur: G. Aubin



Des crachoirs d'église et de sacristie? Vous avez envie de rire n'est-ce pas? Pas des crachoirs ronds comme des plats métalliques, mais des augets en pin blanc de trente pouces de longueur, un peu plus grand que des moules à sucre du pays et fabriqués avec une précision du Moyen-Age. Dans la vieille église, il y en avait un dans chaque banc pour les cracheux et on ajoutait du brin de scie comme litière. Eh! bien, les crachoirs à l'enchère, personne ne misait. On crachait dessus pour ainsi dire. Quelqu'un murmura à mi-voix: \$5.00 pour le tout. VENDU!

Il y avait quatre pots de chambre à vendre, dont le pot de chambre de la chambre à Monseigneur. Comment? un pot de chambre spécial pour la chambre à Monseigneur? Oui, différent des autres, un peu plus grand, avec des fleurs gravées dans la faïence de luxe. Les quatre pots de chambre, après examen, ont été sacrifiés à .50 cts. chacun. Quoi? Le pot de chambre à Monseigneur, le même prix que les autres? Oui, et c'est une ancienne jeune fille qui l'a acheté. Le crachoir à Monseigneur, lui, était capitonné de satin rouge. Même prix que les autres. Je dirais que les prix misés sont quasiment un manque de respect, non pas pour des objets sacrés, mais sacrement proches des lieux saints.

La visite de l'Evêque était un évènement grandiose. Les maisons sur le parcours étaient religieusement décorées. Une fois accueilli au presbytère, l'Evêque se dirigeait solennellement vers l'église, avec sa mitre, sa crosse et ses signes de croix et toute la population au complet, prosternée dans l'herbe jusqu'à terre, lui servait d'escorte d'honneur impressionnante. Quand il pleuvait? Pas d'importance. Les genoux trempaient dans l'eau vaseuse. (1) A la sortie du presbytère, on entonnait un cantique approprié et selon, Jean Goulet, maître-chantre d'expérience de cinquante ans de métier, raconte que la chorale avait entonné le cantique: "Seigneur, recevez ce grand pécheur". Le curé d'alors lève les mains pour attirer l'attention des chantres et leur faire signe de changer de cantique.

(1) Informateur: Ls Gagnon, Jean Goulet

Un moment après cette gaffe, l'orgue "crinqué" par le souffleur accompagnait l'entrée solennelle de Monseigneur dans l'église: "Ecce sacerdos magnus" voici que s'avance le grand Pontife.

Une histoire vécue, une histoire de Vêpres de Jean Goulet: un chantre entonne toujours solennellement le dernier psaume: "In exitu Israel de Aegypto, domus Jacob de populo barbaro". Ce dimanche-là, notre chantre se lève comme d'habitude et entonne, la gorge tendue, en se tenant le corps raide pour une meilleure exécution: "In exitu de Israel de Agypto, domus Jacob de populo"... Il s'assied. Tout le monde se regarde, son voisin lui donne un coup de coude: "T'as oublié Barbaro". Notre chantre distrait bondit de son siège et lance un "Barbaro" retentissant tout seul, dans la voute secouée de la nef. Le fou rire dans le jubé. La dame organiste, tout énérvée, perd un soulier dans les pédales de l'orgue, le prêtre donne un coup de barrette, non pour saluer cette acrobatie à saveur d'opéra-bouffe, mais une tentative d'interruption de ce massacre de l'art sacré. Cet exploit valut à notre interprète, non pas un cachet, mais un surnom: "Barbaro", et les gens savaient de qui on parlait.

Site de la première église

L'église actuelle date de 1717, mais la construction de la toute première église connue, dimension 50 par 22, date de 1673 (1), sur un site à deux arpents et demi au nord de l'église actuelle. Cette dernière précision est toute récente, bien que le site exact ait été déterminé, d'une façon passée inaperçue dans un appendice à la liste des familles de l'Ile, ajouté en Anglais par O'Leary, à l'ouvrage de l'Abbé Michel Forgues. Le texte de cet appendice a été reproduit en anglais en petits caractères, par Nora Dawson dans la "Vie traditionnelle à St-Pierre I.O." page 13. Je pris

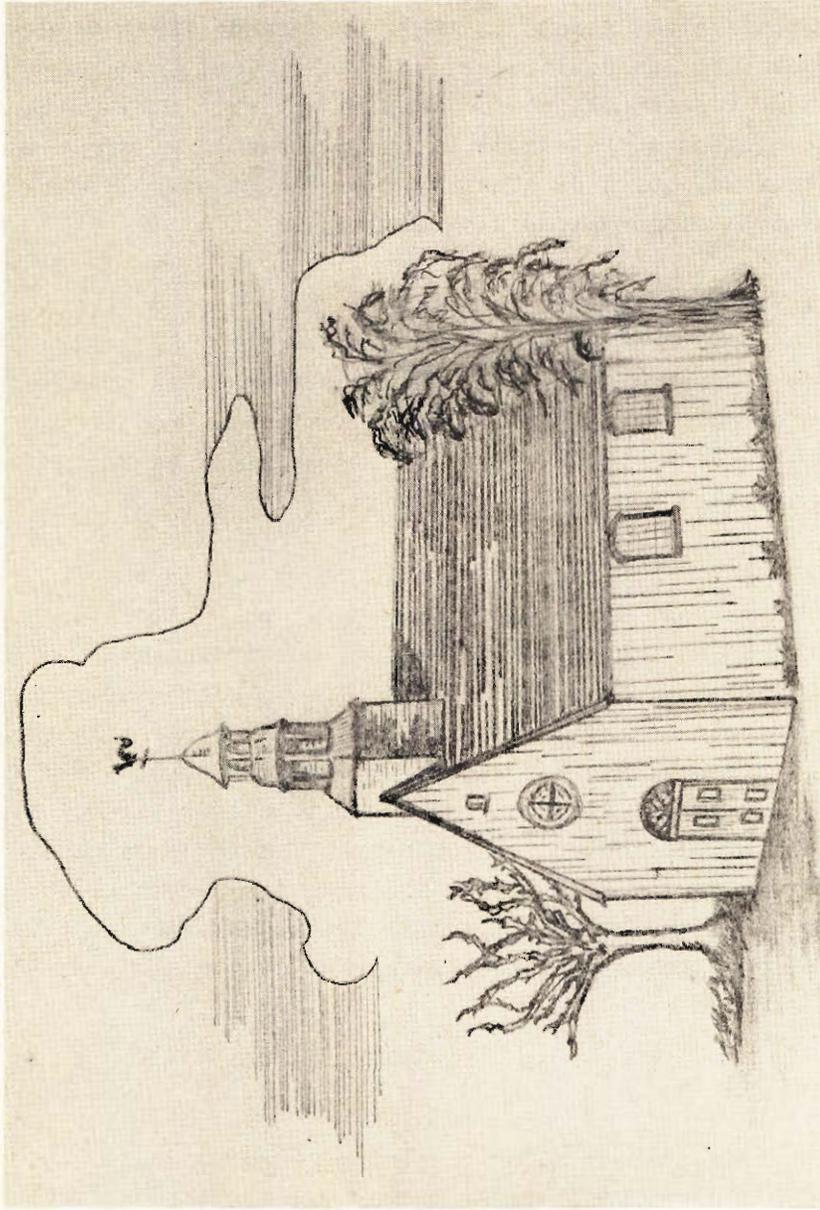
(1) Patrimoine religieux de l'Ile d'Orléans, André Ruel et G.A. Roy page 21

connaissance par hasard à Ste-Anne de Beaupré du paragraphe en anglais de l'appendice de M. O'Leary. Le site de la première église? Les plus anciens ici n'en savaient rien et les livres sur l'île d'Orléans, à date mentionnaient un site quelque part, environ, mais où? Le livre de L.P. Turcotte, Histoire de l'île d'Orléans, (1) appuyé par la tradition, mentionne même une toute première église, au pied de la côte du "fonds" chez Victor Ferland. On voit encore de grosses pierres. Seules des fouilles archéologiques seraient concluantes.

Le 1 mai 1982, avec Jean Aubin, mon neveu, et un bon ruban à mesurer, je procède à la vérification du fameux "deux arpents et demi" au nord de l'église actuelle. Résultat: quelques sondages avec une pointe de fer et une pelle et nous voilà en possession de plusieurs pierres enduites de vieux mortier granuleux. Témoins: Monsieur Jean-Pierre Parent et Madame Marie-Jeanne Parent, les propriétaires du vieux presbytère. Le ministère des Affaires culturelles est alerté et un dossier est ouvert par les archéologues. Un travail de nécrologie m'a conduit sur une piste certaine. Il est écrit dans les registres qu'un enfant "Aubin" est inhumé à St-Pierre, en 1675, près de l'église. J'avais la preuve qu'il y avait déjà une église à St-Pierre en 1675. La date de 1680 est donc inexacte. Avez-vous remarqué trois mots importants cités dans les registres: "près de l'église". Près de l'église, ou près du bon Dieu, c'est la même chose. En 1675, un pays naissait, c'était bien avant que les arbres se réfugient sur la crête de l'île. Nos ancêtres bâtissaient des églises avant de bâtir des maisons et on se tenait tout près du bon Dieu.

Depuis cette découverte, je crois comprendre un peu plus l'âme de l'île d'Orléans. Mais c'est tellement mystérieux, une âme que je suis loin d'avoir tout compris.

(1) L.P. Turcotte page 82



La toute première église de st-pierre entreprise en 1673. dimension 50 x 22
23 bancs, 15 tableaux , 1 banc d'oeuvre , 1 chaire de France, 6 statues, p.21
de "Patrimoine Religieux à l'Ile d'Orléans" par G.A Roy et Andrée Ruel.

Souvenirs de jeunesse

Je fus deux ans à Aylmer-est près d'Ottawa, où les Pères Rédemptoristes avaient acheté en 1937, une grande ferme pour y bâtir un monastère, un noviciat et un scholasticat. Chaque étudiant était responsable d'une certaine activité et j'avais la responsabilité des travaux de la ferme, sous la gouverne du Rév. Père économiste, qui a dû aller faire un court stage à Oka, pour des notions élémentaires d'agriculture.

Oka ne vaut pas l'usure des tracas. En tout cas, les maquillons en ont profité: une belle jument noire, en pleine forme au moment de l'achat à gros prix; quelques jours plus tard, effondrement mystérieux de l'animal: la dose avait été trop forte. Comme dirait un de mes amis: "les oreilles à midi, deux jours après, les oreilles à six heures et demi."

Revenons à l'Ile, paraît-il que la bière est un bon remède pour faire "délivrer" une vache après le vêlage. Allons aux preuves. Un bon célibataire cultivateur, aux prises avec un problème de "délivrance", envoyait chercher de la bière par les grands garçons du voisin. Les gars boivent la bière et la vache reste avec ses troubles. Notre brave homme, toujours en recherche, a passé sa vie célibataire, non pas endurci, mais résigné. Il aimait beaucoup, pas toutes les "créatures", mais certains spécimens à son goût, de la viande fraîche, des jouvencelles, des beaux "pétards" comme on disait. Mais les tentatives nombreuses et variées n'ont jamais abouti et il mourut célibataire, sans le grand sacrement.

Mention Omer Vézina

Il s'organisait pour aller faire des "commissions" chez Omer Vézina à l'heure du dîner et Madame Vézina le gardait à dîner. "Pauvre lui, toujours la même popote, ça vient vieux".

Pauvre Madame Omer Vézina: Ils étaient pourtant 24 à table une certaine période de sa vie, mais l'hospitalité l'emportait sur la pauvreté. Les quêteux se réfugiaient chez Omer Vézina, une maison de musique et de chansons. Il y en avait toujours deux ou trois les fins de semaine de mortes saisons, en plus de son beau-frère Philiass, et d'une personne handicapée en provenance de Ste-Pétronille. "Oui, entrez", disait-elle, avec un sourire, "mais vous allez coucher sur le plancher, je n'ai plus de lit." Sourire, toute sa personne est un sourire. Avez-vous été heureuse dans votre vie Madame Vézina, lui demandai-je, lors d'une entrevue? "Heureuse, ça se dit pas"! A l'Ile, cette expression dépasse tous les superlatifs.

Ne quittez pas. Quand Omer Vézina, faisait boucherie, il donnait la moitié d'un lard et un quartier de boeuf à Paul Gosselin, un voisin peu fortuné. L'âme de l'Ile d'Orléans: (1)

Francis Vézina, père d'Omer, est décédé en mars 1936, quelques heures après le décès de son épouse. Très âgé, mais non gravement malade selon les apparences, après le décès de sa femme, il déclara: "Il est dit que je verrai pas sortir ma femme de la maison dans sa tombe". Appelé à son chevet, le prêtre lui administre les derniers sacrements, assis dans sa chaise, selon ses volontés. Il s'étend ensuite sur son lit et terrassé par le chagrin, il rend son âme à Dieu; les deux tombes des vieux parents, le même jour dans la maison. Madame Omer Vézina me raconta le tout avec des sanglots dans la voix et j'en ai encore le coeur tout bouleversé.

La tuberculose a fait beaucoup de ravages sur l'Ile, surtout dans les années 20 et 30. Madame Joseph Gagnon (Odile Hébert) la mère de Louis, a raconté que dans son règne, elle avait vu sortir 17 tombes de chez Laurent Gosselin, son voisin.

(1) Informateur: P.E. Vézina

Un bain bovin

Les cultivateurs de l'Île allaient acheter des animaux sur la côte de Beaupré; mais, comment les traverser à l'Île? Pas de pont, pas de quai, pas d'embarcations adaptées pour ce genre de transport. On les attachait, un par un, en arrière de la chaloupe, vis-à-vis les chutes Montmorency, où le fleuve rétrécit le plus à la marée basse et les pauvres bêtes devaient nager pour sauver leur peau. Les coups de sabot trop près de la chaloupe étaient un danger continu. (1) Omer Vézina avait ainsi acheté un petit boeuf crotté chez M. Huot de l'Ange-Gardien. Une fois accosté à l'Île avec d'autres cultivateurs et d'autres animaux, Omer eut toutes les misères du monde à identifier son boeuf; la marée l'avait tellement bien lavé, qu'il avait perdu toutes ses identifications crottées.

Mention Famille Blais

La famille Blais à Ste-Pétronille propriétaire d'une maison du 17^{ème} siècle, comme la maison Gourdeau, (2) est une famille qui commande l'appréciation et le respect de la population, non seulement pour l'influence de son poste central de ravitaillement à l'époque du bateau, mais aussi par les fonctions élevées exercées dans la municipalité. Extrait du journal "La Justice", 23 janvier 1889: "Jolie fête ce soir chez M. Prudent Blais. Ils lui offrent une superbe montre en or, comme témoignage de reconnaissance pour nombreux services rendus à la municipalité comme Maire." Chez la famille Blais, on était maire de père en fils. (3)

(1) Informateur: Pierre Pichette

(2) Informateur: Charles Blouin

(3) Informateur: Lawrence Blais

Vers le même temps, un accroc accidentel au protocole à la visite de Monseigneur à Ste-Pétronille, une paroisse toute neuve. Le célèbre "Ecce Sacerdos magnus" n'est pas disponible, et la chorale s'élançe avec candeur: "Le voici l'agneau si doux".

La noce des sorciers n'est pas terminée. Encore un peu de vin.

Un cultivateur renommé pour son beau troupeau de vaches, est entré à l'étable un matin de mars, face à face avec un problème de vèlage et sa plus belle vache par-dessus le marché. Tous les saints invoqués sans succès, il fait appel au vétérinaire; aux prises avec un cas urgent, le docteur regrette de ne pouvoir se rendre à l'île mais un conseil de "saoulon" lui vient à l'esprit: "Saoule ta vache avec un flocon de gros gin, et çà devrait bien aller." En effet, le flocon vide, le veau plonge de bonne humeur avec des pattes molles.(1)

Mention Fortunat de Montigny

Aux obsèques de Fortunat de Montigny, décédé à 82 ans, l'abbé Bernard Lapointe prononça une homélie élogieuse à l'endroit de ce bon serviteur de la Vierge et du premier vendredi du mois, fidèle à la récitation quotidienne du Rosaire.

Bricoleur et habile en toutes choses, il était fabriquant de raquettes, tout en défilant son humour intarissable à qui avait le privilège de l'aborder. En procédant au travail de laçage des raquettes, M. Fortunat tissait en même temps son échelle pour monter en paradis. L'Oraison funèbre de Bernard Lapointe n'empruntait pas les lourdes solennités des phrases de Bossuet, mais c'est l'humilité même de l'âme qui se fait petite pour monter en paradis.

(1) Informateur: Louis Gagnon

A Jean Goulet, le maître-chantre, qui défonçait encore la voûte de l'église, à 75 ans: "T'avé don ben un gros grément, Jean, pour chanter autant que çà." Il faisait rire et il savait rire. A la Toussaint, le cantique "Ils moissonnent dans l'allégresse", je lui disais à l'oreille, au jubé: "On va chanter le cantique de la moissonneuse". Il fermait les yeux et souriait poliment par respect pour les saints lieux.

La Vierge a ainsi épargné les horreurs de la conscription en 1918, à trois grands frères dans la même maison. Les "créatures" ont récité le chapelet sans interruption pendant un mois, les mains sous les genoux ou les bras en croix.

Aujourd'hui, les records d'endurance sont à la mode avec des mots finissant en "ton", mais on ne prie pas sur le même ton. On faisait la vie dure aux Saints. Si la faveur tardait à se montrer, on mettait les statues ou les images pieuses en pénitence, le dos tourné ou la tête en bas. (1)

Les grands garçons, à l'âge de la chair à canon, en 1918, s'habillaient en "créatures" pour le travail des champs, en bordure du chemin. Les recruteurs de soldats n'étaient pas intéressés aux grandes jupes et aux grands chapeaux rabattus des femmes de l'île et passaient tout droit pour l'exécution des ordres militaires, dans un autre secteur. Ah! les Sorciers! (2)

On terminait le carême avec des genoux de capucins. Une partie des soirées était consacrée à la prière en famille, à la récitation d'un deuxième chapelet et du "De profundis", et à la lecture du Carême.

(1) Informateur: Emma Rousseau

(2) Informateur: Gérard Côté

Lors d'un accouchement la nuit, (1) les enfants déménageaient chez des voisins parents; lors d'un accouchement le jour, les enfants étaient dirigés dans la côte à quelques cent pieds de la maison, ou dans la grange, ou dans un hangar, s'il pleuvait. Le papa, recommandait de ne pas fatiguer leur mère, les Sauvages lui avaient apporté un petit bébé, et elle devait en prendre soin.

Les sorciers sont ennuyeux

Monsieur Joseph Gagnon, père de Louis, passait les semaines à St-François pour le fonctionnement du moulin et il s'ennuyait tellement qu'il marchait quinze milles à pied, les fins de semaine pour venir passer le dimanche avec ses parents à St-Pierre. La connaissance de sa future, Odile Hébert dit Cayen, à St-François, modifia vite ses habitudes. "Greillé de femme" disait les "fromages" de St-Pierre, "Une femme en or" disait les curés, "On a perdu Odile" disaient les "poireaux" de St-François.

Comme directeur de Caisse Populaire, j'ai été appelé à consentir un prêt hypothécaire à un jeune homme de l'Ile, condamné à se trouver un loyer à Québec suite aux exigences des lois de protection agricole. Sa mère me supplie d'intervenir pour un permis de construction à l'Ile près de ses parents. Le mot à mot de l'argument irrésistible de sa mère de la part de son fils: "Maman, si je suis obligé de demeurer en ville et si je ne peux pas me bâtir à l'Ile, je vais mourir."

L'Ame de l'Ile d'Orléans: Qu'il est difficile de déraciner un gars de l'Ile.

(1) Informateur: Louis Gagnon

Observance du Dimanche, le jour du Seigneur.

"Le premier jour de la semaine, nous étions réunis pour rompre le pain" (Act. 20-7)

Dieu s'est réservé le dimanche (dies dominica, jour du Seigneur). Ce jour-là lui est consacré par la prière, la messe, l'abstention des oeuvres serviles, les visites familiales, les visites aux malades, aux personnes seules etc... Il est prouvé que le travail du dimanche ne profite pas, à moins que des raisons valables le justifient.

Les prêtres à l'époque, étaient catégoriques à ce sujet. Le travail sans raison le dimanche, était maudit du haut de la chaire. Avec la permission du prêtre, on pouvait travailler aux récoltes en perdition, mais pas plus. Mes nombreuses enquêtes et mon expérience personnelle aboutissent à la même conclusion partout sur l'Ile: le Dimanche était le jour du Seigneur.

En attendant la voiture du retour, pour la majorité des femmes et des hommes, c'était l'occasion rêvée de fraterniser, de jaser à la porte de l'église ou de la sacristie, de connaître les nouvelles fraîches, d'exhiber une nouvelle toilette. Dans la sacristie où se tiennent les séances de confession, les hommes d'un côté, les **femmes** de l'autre côté, on chuchotait à voix basse, pour tromper la nervosité de la confession.

Mais, attention, les têtes nues, les robes trop courtes ou trop décolletées n'étaient pas tolérées, les chapeaux de toilette devaient respecter la sobriété, la modestie et la soumission, le grimage était **défendu**, seules les manches au poignet étaient acceptées. A la Sainte Table, le prêtre refusait parfois la communion à des toilettes qui, selon eux, ne rencontraient pas les exigences des lieux saints. On prenait des chances **cependant**.

Les sorciers jouaient des tours au prêtre âgé. Et c'est ainsi que petit à petit la beauté de la femme gravit les parvis du sanctuaire, aux bras de la piété et de la dignité. Toutes les femmes du monde sont belles.

Habitudes alimentaires.

Quelles étaient les habitudes alimentaires des gens de l'Ile? Approchons-nous de la table. Surtout durant le Carême, du blé d'Inde à vache, lessivé avec du sirop de tonne (mélasse). Le blé d'Inde bien cuit dans l'eau bouillante, lessivée avec de la cendre, le tout bien filtré après cuisson. On dit que c'était excellent et pas cher. En temps ordinaire, des crêpes, du ragoût à répétition, du gruau, des "cailles" (lait caillé) avec du sucre du pays, des omelettes avec grillade de lard salé (oreilles de criss) et parfois des fèves au lard dans le temps des bûchages. Dans le temps de Pâques, de la viande "boucannée" (lard). Le procédé? On escaladait le toit de la maison et on fixait le morceau de viande sur la cheminée pendant une semaine. Un régal paraît-il. Dans le temps des fêtes, du ragoût aux boules, des pâtés à la viande, des "croquignols", des tartes à la "bice", des "rolls" (gâteaux roulés). Ça sentait toujours la bonne soupe aux pois dans la cuisine.

Connaissez-vous le fromage de l'Ile selon un procédé importé de France au 17^{eme} siècle? De novembre à mars, il y a environ soixante ans, il y en avait sur toutes les tables. Ce délicieux fromage est disparu graduellement à partir des années trente. On en trouve des vestiges encore aujourd'hui dans un très petit nombre de foyers.

Informateur: Louis Gagnon, Lawrence Blais, Gérard Aubin

QUATORZIEME CHAPITRE

Pourquoi les sorciers?

Un sorcier qui parle des sorciers, si vous êtes d'accord, le sujet est pour le moins ensorcelant, un sujet dont on ne traite pas en pleine lumière. C'est donc dans une pénombre ténébreuse, repaire des esprits, que ces mots vont surgir, empruntant toutes les formes confuses des profondeurs inconnues.

Le mot "sorcier" évoque immédiatement le diable lui-même, avec tous ses malins trucs, nous dit le dictionnaire, et nous disons chaque jour, dans le "Pater" la prière par excellence, "délivrez-nous du mal", c'est-à-dire, de tous les maux imputables au démon.

Il est difficile de se débarrasser des sorciers comme vous pouvez voir. De 500 que nous étions en 1670, nous sommes au-delà de 6000, trois cents ans plus tard. "Sorcier" veut dire, rusé, habile, "patenteux", "estèqueux", "toureux", "devineux". C'est ainsi, selon moi, qu'on doit interpréter le mot "sorcier".

Les Hurons, en grand nombre, ont adopté l'Île comme refuge contre les Iroquois jusqu'en 1656 et l'on connaît les ruses et les connivences des premiers Amérindiens, avec les esprits, selon la croyance de l'époque. Mais à défaut de moyens rapides de communication, dès les premières brèches des clochers dans les forêts de l'Île dans les années 1670, les gens de l'Île ont inventé des codes de communication avec Québec et les rives avoisinantes; on allumait un feu pour annoncer un événement important. Les résidents de l'Île, de St-François en particulier, apercevaient les premiers, l'arrivée des navires de France et des éclaireurs transmettaient la nouvelle jusqu'à l'Anse-du-Fort en face de Lévis et de Québec, où les courtes distances, permettent l'usage efficace de portevoix artisanal, par temps calme.

Coupés de toute communication avec la terre ferme, sauf les embarcations du temps, les insulaires devaient se débrouiller eux-mêmes pour survivre, développaient ainsi une série de trucs, d'où une réputation de gens habiles, et "patenteux" ou "estèqueux" qui se répandit bientôt dans les alentours.

Les navigateurs se servaient de flambeaux en mouvement en guise de phare pour protéger leurs croisières. Les pêcheurs de nuit, à marée basse, brandissaient des torches pour se guider avec mouvements circulaires pour oxygéner la flamme et pour attirer l'attention d'un voisin, ce qui déclenchait chez les femmes timides du continent, tous les sentiments de frayeur inimaginables, surtout suite aux incursions d'horreur des Iroquois, qui heureusement cessèrent en 1665, avec l'arrivée d'un contingent militaire.

Les cas d'exorcisme signalés en Europe, à l'époque, n'aidaient pas du tout à nier l'intervention diabolique. Loin des communications, donc loin des nouvelles, les gens de l'Ile élaboraient des suppositions et des hypothèses; une rumeur sans contrôle devenait vite un fait accompli, et comme le hasard veut que souvent les choses arrivent comme énoncées prématurément, les gens de l'Ile ont vite passé pour devins, "devineux" ou sorciers, partout où leur silhouette rassemblait les curieux de la terre ferme.

Continuellement aux prises avec les caprices de la nature, ils en connaissent vite tous les secrets; la direction des vents, la forme des nuages, la couleur et les mouvements de la mer, leur font prédire la météo comme Environnement Canada, au grand étonnement des résidents de la côte et des villes.

Les gens de l'Ile n'ont pas perdu leurs attributions; on les appelle toujours les "SORCIERS". Pourquoi le diable ferait-il le beau temps et le mauvais temps à l'Ile plus qu'ailleurs? Mais ATTENTION, quelques faits suivants, authentiques ou légendaires, nous font dresser les cheveux sur la tête.

François Hébert dit Cayen de St-François, raconte qu'un Monsieur Guérard, un pêcheur demeurant chez lui, allait voir à sa pêche la nuit, et voilà qu'un grondement de grêle de cailloux s'abat dans les feuilles des arbres et dans l'eau de la grève. (1) De retour à la maison, à demi-mort de frayeur, il raconte le tout à François Cayen, avec force détails, la terreur dans la voix. François Cayen, fait son brave et part avec son pêcheur, pour une vérification et voilà que le phénomène se produit sans explication possible. "Sacré bateau" dit François, "c'est ben vré". Et tout St-François l'a su en frissonnant.

Chez un cultivateur, un boeuf enragé apparaissait dans la forêt avec des beuglements féroces au point qu'on fit intervenir le prêtre pour dissiper les maléfices de la bête. Tout le monde a interprété l'incident comme un besoin urgent d'une âme au Purgatoire. Un coup de couteau ensanglanté au bon endroit et au bon moment est supposé provoquer le dénouement de cet enfer, mais j'ai horreur du sang et je m'arrête là. (1)

Un quêteux se présente chez un cultivateur du bas de la paroisse à St-Pierre pour des morceaux de viande. On était au début de septembre et le cultivateur lança au quêteux qu'on faisait boucherie seulement tard l'automne et qu'il n'avait pas de viande. Aussitôt dit, les trois cochons du cultivateur prennent le chemin de la grève en courant éperdus et on a dû encore avoir recours au prêtre pour récupérer les animaux. Un SORT? (1) On avait l'habitude de fixer sur la porte un fer à cheval les pointes vers le haut, pour éloigner les sorts.

Un fait vécu; une bonne mère de famille, dangereusement malade des voies respiratoires, était condamnée à demeurer au lit sous de bonnes couvertures, la fenêtre ouverte et la porte de chambre fermée, en plein mois de mars, de sorte qu'elle cognait sur la cloison en cas d'un besoin quelconque. Elle est décédée

(1) Informateur: Louis Gagnon

le 31 mars, dans le mois de St-Joseph, comme elle l'avait souhaité. Eh! bien, plusieurs jours après son décès, le soir, toujours à la même heure, on entendait frapper dans le mur. On fait venir une amie de la famille pour une vérification: même phénomène; tellement que l'Evêque en visite pastorale fut alerté et les bruits cessèrent.(1)

Vous avez le coeur bon? La pression ne monte pas trop? Continuons. Paul de Blois, grand-père d'Antoni et père de Napoléon, contait des histoires de loups-garous et de revenants au point qu'un soir, deux "jeunesses" des alentours, apeurés par les récits horrifiants, refusèrent de s'en retourner chez eux à la noirceur et passèrent la nuit chez les "de Blois" en sécurité.(2)

Un beau matin, on entrait dans la grange et quelle surprise! La queue et la crinière du cheval bien tressées. On disait: "Le vilain est encore venu." Encore là, on faisait intervenir le prêtre. Chez Abraham Morency, une jument passa ainsi chez la coiffeuse en pleine nuit: mais rien à comprendre, la jument était maligne comme un enfer. Il ne faut pas confondre Abraham Morency avec Xavier Morency "La soupe". (3)

Une quêteuse se présente à l'heure de la traite des vaches. Le cultivateur ne veut pas être dérangé dans son travail et les vaches non plus. Résultat: du bon lait chaud devenu soudainement du lait caillé dans sa chaudière. (2)

Un cultivateur mort sans testament, désirait partager l'argent de son coffre également entre ses trois garçons. Ce désir se manifestait chaque soir par des apparitions du défunt qui partageait son avoir en trois parties égales sur le couvercle du coffre; une scène à en mourir de peur. La veuve effrayée, en

(1) Informateur: Louis Gagnon

(2) Informateur: Madame Antoinette de Blois

(3) Informateur: Madame Julia Morency

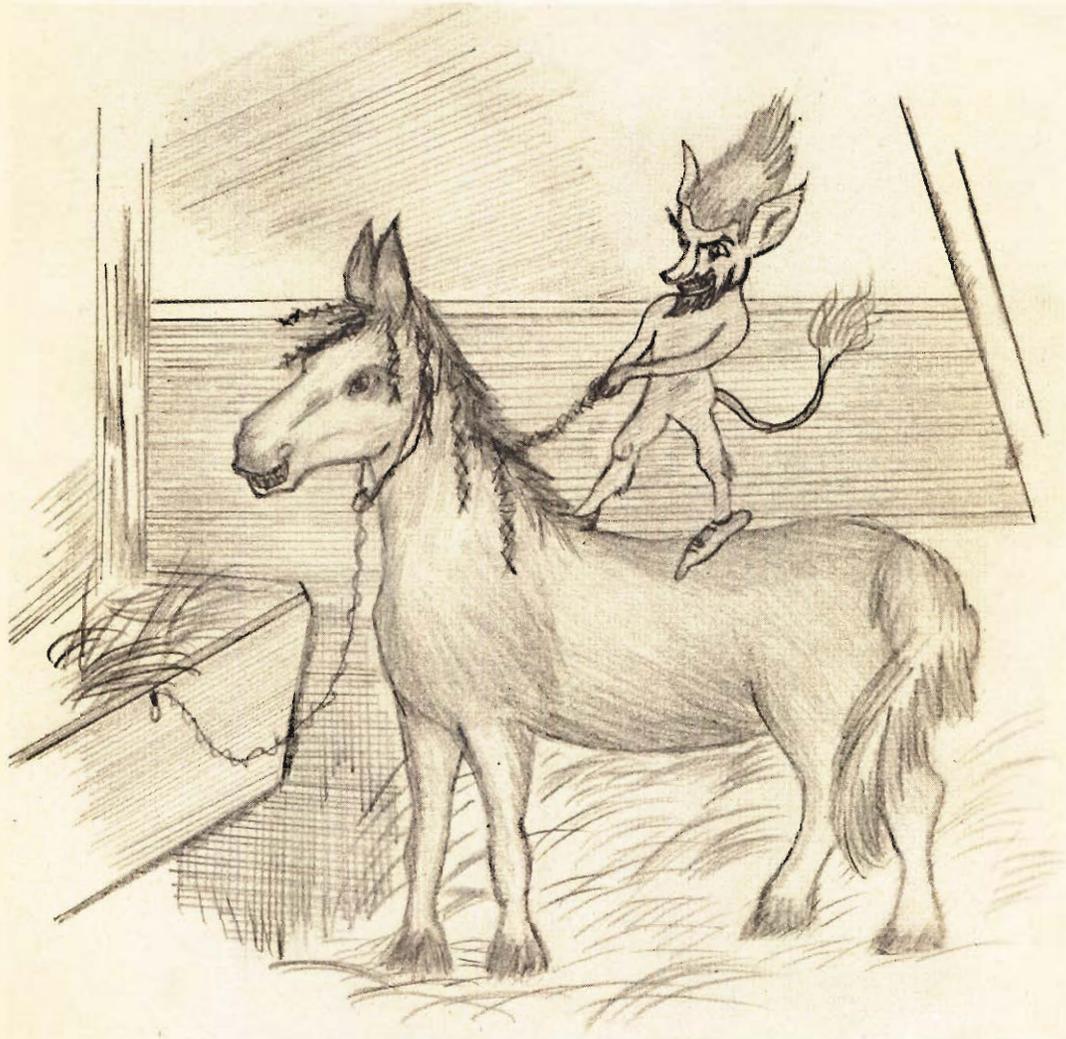
parle à l'Evêque à l'occasion de la confirmation. L'Evêque lui conseille de partager selon les désirs du défunt-revenant, et les apparitions cessèrent. (1)

Des phénomènes de même calibre pourraient être cités longuement; on avait peur des morts à l'époque et des "toureux" en profitaient après un décès et au début de novembre; des draps blancs autour de l'église, des fantômes dans le cimetière, des voix de tombeaux réclamant des messes, des prières. C'était monnaie courante et ça faisait courir les peureux pour en mourir de frayeur. Et ici, je pourrais vous citer des noms, mais je doit m'abstenir, les sorciers se protègent entre eux.

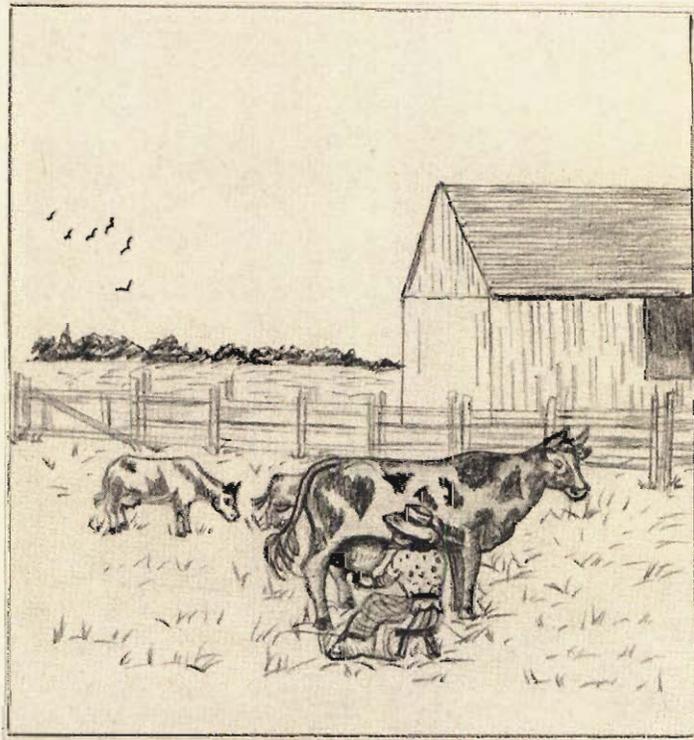
Une histoire vécue et qu'on répète encore. Dans les premiers temps de l'Ile, les Indiens en petit nombre bien sûr, circulaient sur la grève et observaient les agissements des Blancs. Une maman de St-Jean, vaquait au travail des champs près de la grève, son bébé bien en sûreté dans le ber à l'ombre sous les arbres tout près. De temps à autre, elle allait voir, et, grand émoi, son bébé a été enlevé et on a couché un bébé Indien à la place dans le ber. (2)

(1) Informateur: Madame Antoinette de Blois

(2) Informateur: Madame Thérèse Pouliot



Les lutins ou les vilains, p. 195



un sort ? le lait caillé p. 195

Un remède enivrant de chasseur sorcier

Les sorciers de l'île connaissaient la meilleure recette au monde pour une boisson alcoolisée très forte provenant de la fermentation du raisin de la vigne avec du grain (orge ou blé). Une fois l'alcool extrait, le résidu de grain imbibé qu'on appelait "Moult" n'allait pas aux vidanges. Oh non! Pardon. Quand les oies blanches et les bernaches se régalaient des racines des prairies, les sorciers déversaient les grains gonflés d'alcool sur les prés verts. Le rusé chasseur, dissimulé dans un bois voisin avec son cheval et le tombereau, patientait une heure à peine. Les oies et outardes se livraient bientôt à des sauts acrobatiques et incohérents et croulaient pêle mêle sous le poids de l'ivresse.

Quelques minutes plus tard, un cheval attelé à un tombereau rempli de gibiers, escaladait les côtes vers la maison, en renaclant de fatigue. (1)

(1) Informateur: strictement anonyme

QUINZIEME CHAPITRE

Des remèdes de sorciers recueillis auprès de personnes âgées

Pour blessures et articulations endolories:

- 1) l'application d'une feuille de plantain (Ls. Gagnon);
- 2) du blanc d'oeuf avec du savon de Castille haché, mélangé pour une pâte consistante, à maintenir avec un coton sur la blessure (Gab. Gagnon);
- 3) l'application d'écorce d'épinette rouge et de gomme de sapin (F.X. Lachance);
- 4) l'application d'une couenne de lard pour faire aboutir une plaie (Madame Omer Vézina);
- 5) tisane de Sawayanne ou racines machées, contre les blessures de la bouche;
- 6) infusion d'une plante, sang de dragon, pour le crachement du sang (Madame Régis Labbé);
- 7) feuilles de plantain sur le front contre le mal de tête (Madame Régis Labbé);
- 8) emplâtre avec gomme de sapin sur les reins. L'emplâtre décolle quand le mal s'en va (Madame Germaine Plante);

Contre le rhumatisme:

- 1) un peu d'oignon haché fin le matin (un Révérend);
- 2) un peu d'ail haché fin le matin (Madame Germaine Plante);
- 3) l'application d'un sac d'avoine chaude sur la partie malade (Madame Omer Vézina);
- 4) les SEPT RACINES: séchées, mélangées et préparées en tisanes: chicorée, salse pareille, artichaut, chien-dent, fleurs de sirop blanc, persil, gomme d'Arabie (Madame Alb. Thivierge). Le plus spectaculaire recueilli: remède contre tous les maux, et un tonique réputé après un accouchement;
- 5) feuilles d'ailloux et persil en tisane comme tonique (Madame Thivierge);
- 6) couenne de lard sur la partie affectée (Madame Omer Vézina).

Contre les "tranchements" d'urine: diurétique

- 1) fleurs de sirop blanc infusée avec la graine de lin (F.X. Lachance);
- 2) "trippes" de roche infusées (Chs. Aimé Giguère);
- 3) tisane de savoyanne (Madame O. Vézina);
- 4) sang de dragon et cheveux de blé d'Inde (Madame Julia Morency);
- 5) infusion de queue de cerises et racines de fraises et feuilles de tilleul, graine de citrouille avec graine de lin et cheveux de blé d'Inde (Madame Germaine Plante);
- 6) sacs d'avoine chaude sur les reins pour transpirer;
- 7) mousse de roche (G. Aubin);
- 8) infusion de racines de rapaces pour purifier le sang;
- 9) infusion d'écorces d'aulnes;
- 10) infusion de plante appelée, boutons de chien (rapace).

Contre les affections des voies respiratoires, rhumes, grippe, coqueluche:

- 1) fleurs de sirop blanc infusé avec de la graine de lin (F.X. Lachance);
- 2) infusion de fruits de vinaigrier (F.X. Lachance);
- 3) application de sacs d'avoine chaude sur les poumons (Madame G. Plante);
- 4) infusion de feuilles de pied d'orignal, branche de buis, herbe à dindes (G. Aubin);
- 5) infusion d'herbes à mille feuilles contre la fièvre (Madame Th. Fortier);
- 6) verge d'or infusée (Paul Gelly);
- 7) infusion de bourgeon de pin (Paul Gelly);
- 8) infusion d'arbre à chat (Madame Thérèse Fortier);
- 9) du lait de jument, contre la coqueluche (anonyme de St-François)
Madame Julia Morency Blouin, me raconte que les religieuses de Ste-Famille (ses voisines) la chanceuse, faisaient une provision de verges d'or à chaque automne.

Mal d'oreilles:

- 1) quelques gouttes d'urine chaude de jeunes dans les oreilles maintenue en place avec de la ouate (G. Aubin, Demer. Poulin);
- 2) crottes de mouton chauffées (Anonyme);
- 3) de la fumée de pipe à tabac fort soufflée dans les oreilles;
- 4) se frotter la gorge avec un morceau d'auge à cochon, contre les oreillons. A bon entendeur, Salut!

Malvina Godbout chez Jos. B. Ferland, dans le village, veuve sans enfant, faisait venir des jeunes chez elle faire pipi, lors des crises de mal d'oreilles.

Mal de dents: l'application de bouse de vache séchée sur la mâchoire. (Anonyme)

Laxatif: tisane de bois de plomb (Adrien Giguère). Attention: remède violent; les "toureux" s'en servaient pour des voyages-surprises, relaxants. Ah! les sorciers.

Remèdes pour animaux:

- 1) de la bière pour aider à la délivrance d'une vache (P.E. Vézina);
- 2) quelques gorgées de "Gin", "Gros Gin", pour aider la mise-bas d'un veau (L. Gagnon);
- 3) de la cendre, du sel et de la chaux, en partie égale pour guérir le mal de pattes de cochons (Information populaire).

Laxatif vachement bon

Monsieur Alex. Roberge et son fils Yvan, cultivateurs, ont réussi à "débloquer" une vache avec environ un gallon de bière, une tentative suprême (in extremis) suite à l'échec du vétérinaire impuissant. Oh! miracle, la vache a retrouvé sa belle humeur après la débâcle. (1)

(1) Informateur: Alex Roberge

Contre la teigne: urine de vache (Anonyme).

Remarques: Les remèdes à base de fiente et d'urine, sont très anciens et très peu employés.

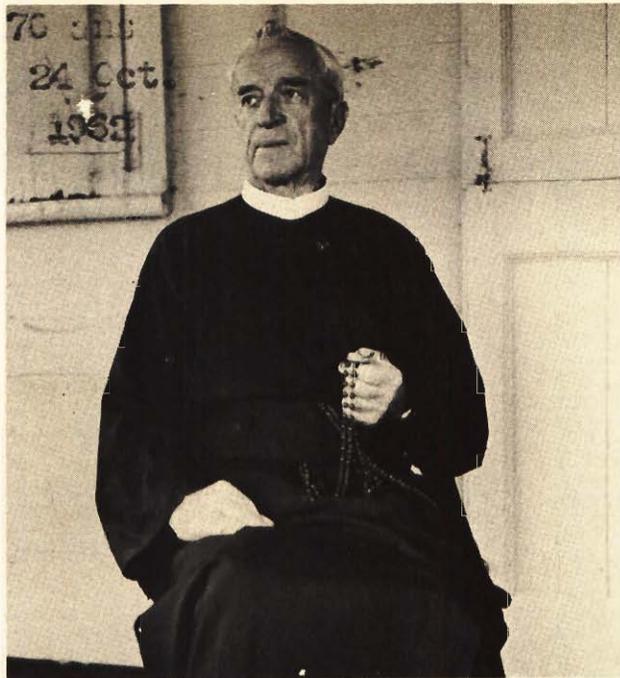
EPILOGUE

Le soleil se lève derrière les timides Appalaches pour saluer les fières Laurentides aux épaules altières arrondies par les siècles. La lumière dissipe les ténèbres et ses mystères angoissants. Les nuées célestes déploient les grandes tables du Festin promis. Le tremplin de l'espérance élève nos regards bien haut pendant la période d'attente, pour franchir le grand pont appuyé sur les rives d'une autre Vie, sur une île éternelle, à l'abri de l'Eternité.

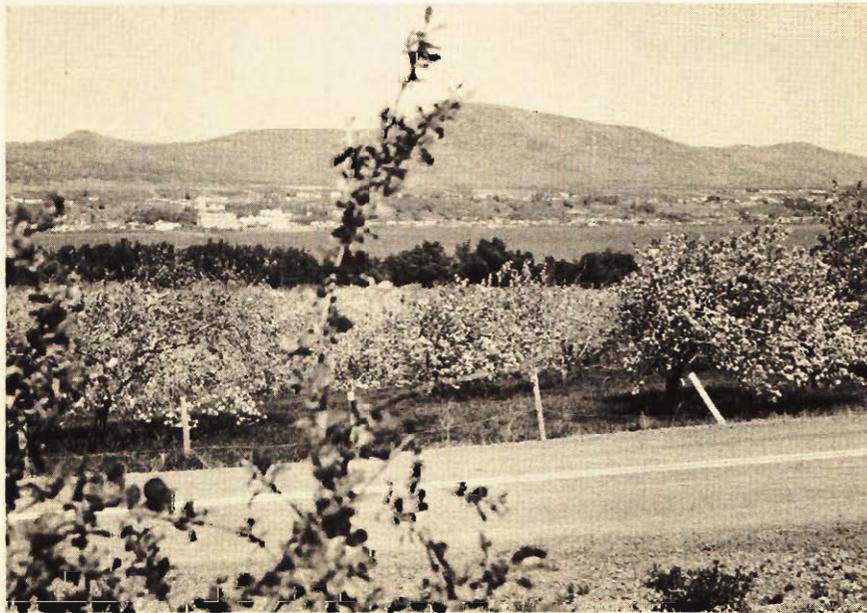
"J'aurais bien des choses à écrire, mais je ne peux le faire avec l'encre et la plume. J'espère vous revoir prochainement et nous nous entretiendrons de vive voix. La Paix soit avec vous. Amitiés de la part de tous; un bonjour amical à chacun en particulier." (1)

Plonger jusqu'aux profondeurs de l'âme d'une population, la mienne, constitue un défi audacieux. A regret, je quitte ce sanctuaire sacré et redoutable, non sans jeter un dernier regard sur le repos éternel du Rév. Père Alphonse Roberge, un illustre insulaire Rédemptoriste, décédé à Ste-Anne le 22 janvier 1980 à 94 ans. Quelques jours avant le grand passage, sa voix défaillante dictait à un confrère confident, le Rév. Père Roch Pelchat: "Lors de la mise en terre, placez-moi de façon à ce que je puisse voir l'Île. Je veux voir l'Île." Un tel témoignage m'arrache la plume de ma main et les mots se réfugient dans un silence impuisant, au pays de l'espoir...

(1) 3^{ème} épître de St-Jean -13

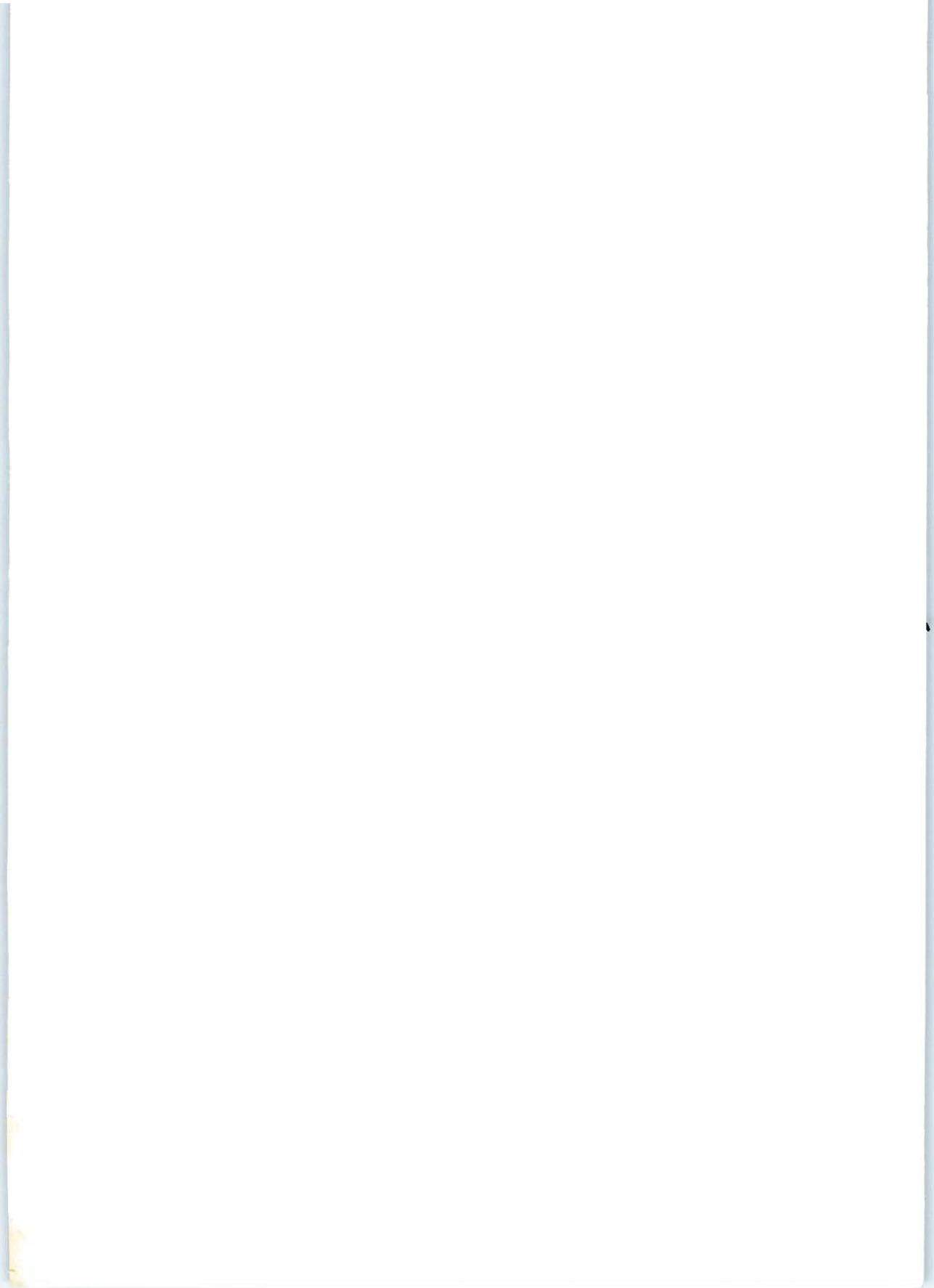


Le Père Alphonse Roberge CSSR. (1)



"Je veux voir l'île" (1)

 IMPRIMERIE
L'ÉCLAIREUR
BEAUCHEVILLE
7940



CE LIVRE RACONTE

Ce livre abondamment illustré

- décrit la mentalité de la population de l'Île d'Orléans
- énumère une généalogie sommaire des familles-souches
- raconte des histoires de sorcellerie et des trucs de sorciers
- raconte les mémoires d'un ancien gérant de Caisse Populaire 
desjardins
- raconte les comportements en période électorale
- raconte les habitudes religieuses et la dévotion à Sainte Anne
- accompagné de chansons, raconte différentes anecdotes et faits divers destinés à mieux connaître les coutumes, habitudes et modes de vie des INSULAIRES.

ÎLE D'ORLÉANS
PAYS DES SORCIERS...